

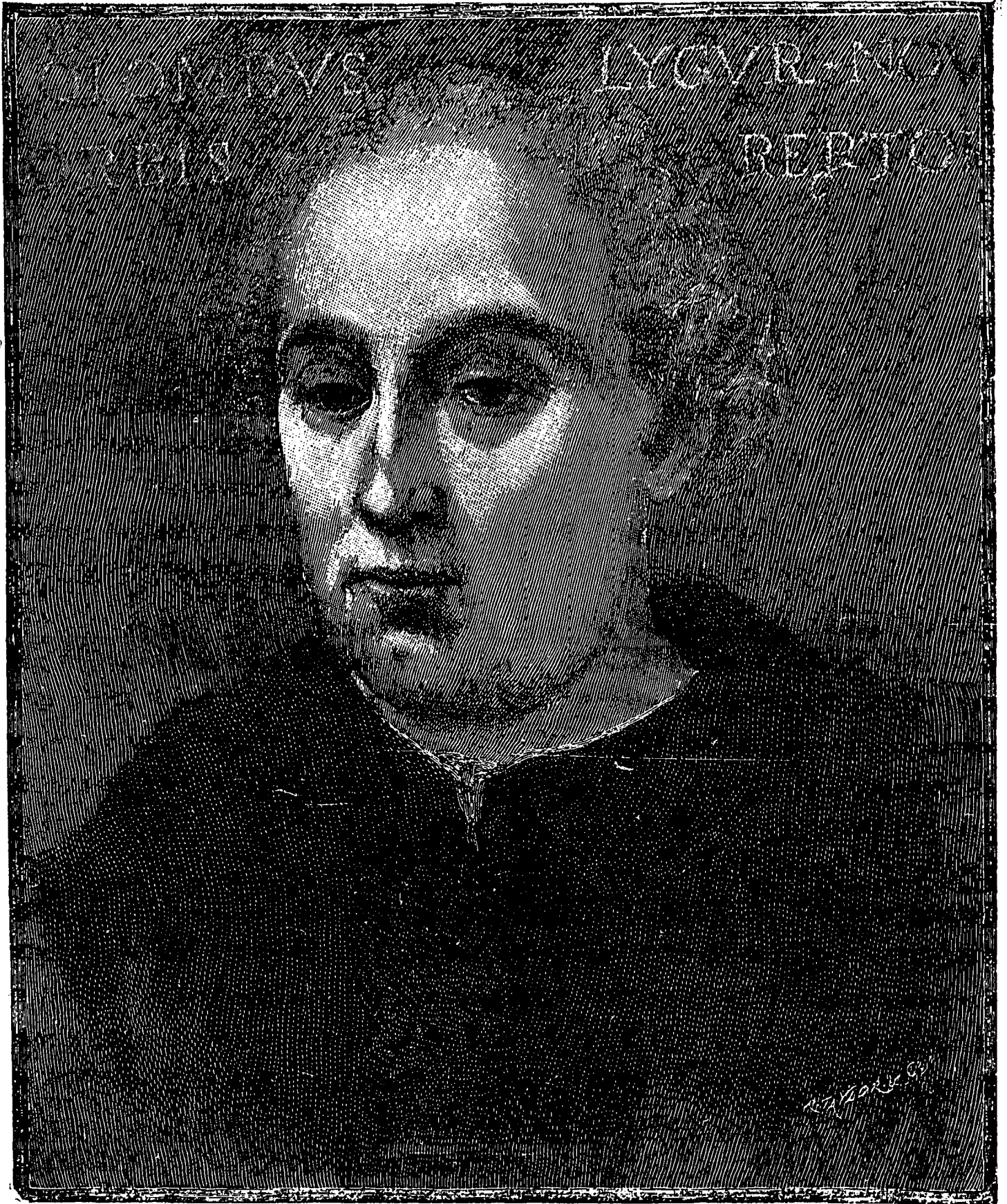
Le Samedi

VOL. IV — NO. 19

MONTREAL, 15 OCTOBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

CHRISTOPHE COLOMB



LE QUATRE-CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

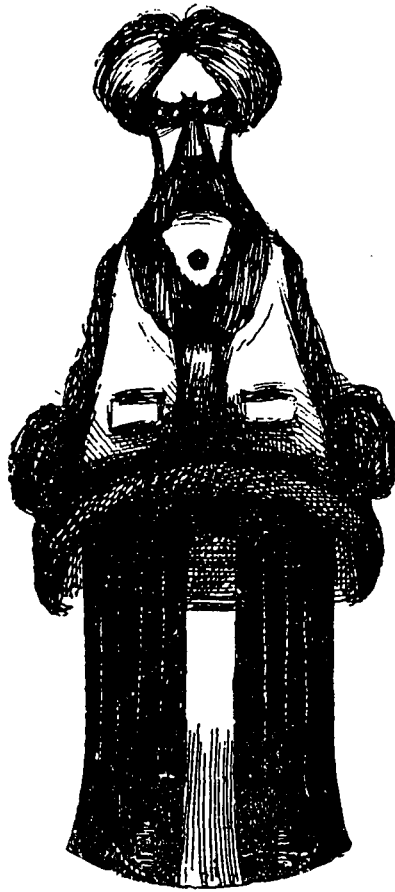
MONTREAL, 15 OCTOBRE 1892.



Le pied va où le cœur le mène.

Il n'y a de vraie science que ce qui est caché
dans l'esprit.Les cœurs sont aveugles quoique les yeux
soient clairvoyants.Ce qui est plus agréable aux hommes est ce
qui leur est défendu.Le sage ne sera point sage, jusqu'à ce qu'il
dompte toutes ses passions.Tous les savants ne sont pas des sages, de
même que tous les ignorants ne sont pas des im-
béciles.Ne craignez pas de dire du bien de vous, vous
trouverez toujours tant de personnes qui diront
du mal de vous.Un savant qui ne tire aucun parti de sa science
est pareil à une plante dont la fleur inféconde ne
produit pas de fruit.L'existence la plus horrible est celle de l'homme
sans caractère qui est le jouet de ses passions et
que tourmente la folie des grandeurs.Le repos du corps consiste dans le peu de
nourriture, celui de la langue dans le peu de pa-
roles, celui du cœur dans le peu de chagrin.

DISCOURS DE CIRCONSTANCE

Mr. Nezéroche.—Où étais-tu donc hier soir?*Mr. Languemuette.*—J'étais chez mon voisin
qui célébrait ses noces d'argent. J'ai été obligé
de faire un petit discours.*Mr. Nezéroche.*—Vraiment? Qu'as-tu dit?*Mr. Languemuette.*—Pas grand'chose! J'ai
simplement exprimé l'espoir qu'ils fissent bon
ménage.Portrait de l'artiste du SAMEDI qui répond aux car-
tels. En le retournant vous trouverez le portrait de celui
qui reçoit les lettres d'amour.

LE FRAIS MATIN DORAIT

Le frais matin dorait de sa clarté première
La cime des bambous et des géroffiers.
Oh! les mille chansons des oiseaux familiers
L'apitnant dans l'air rose et buvant la lumière!Comme lui, tu brillais, ô ma douce lumière,
Et tu chantaux comme eux vers les cieus familiers
A l'ombre des litchis et des géroffiers,
C'était toi que mon cœur contemplant la première.Telle, au Jardin céleste, à l'aurore première,
La jeune Ève, sous les divins géroffiers,
Toute pareille encore aux anges familiers.
De ses yeux innocents répandait la lumière.Harmonie et parfum, charme, grâce, lumière,
Toi, vers qui s'envolaient mes songes familiers,
Rayon d'or effleurant les hauts géroffiers,
O lys, qui m'as versé ma tendresse première!La Vierge aux pâles mains t'a prise la première,
Chère âme! Et j'ai vécu loin des géroffiers,
Loin des sentiers charmants à tes pas familiers,
Et loin du ciel natal où fleurit ta lumière.Des siècles ont passé, dans l'ombre ou la lumière,
Et je revois toujours mes astres familiers,
Les beaux yeux qu'autrefois, sous nos géroffiers,
Le frais matin dorait de sa clarté première.

LECONTE DE LISLE.

ILLIMITÉ



(A table.)

—Encore un peu, n'est-ce pas?

—Oh! très peu; rien que pour me rincer la bouche.

MOTS D'ENFANTS

Juliette.—Si un enfant venait au monde en
pleine mer, à quelle nationalité appartiendrait-il?
La mère.—Il serait de la nationalité de son
père et de sa mère.*Juliette.*—Je sais bien; mais suppose que son
père et sa mère ne soient pas avec lui, qu'il voy-
age avec sa tante, par exemple?

INCOMPLET

Arthur.—Maman, l'homme qui a fait mon che-
val de bois a oublié quelque chose.*La mère.*—De quoi donc, chéri?*Arthur.*—Il a oublié de mettre du marche donc
dedans.

TOUT JUSTE UNE SAISON

Le professeur.—Combien de temps Adam et
Ève sont ils restés dans le Paradis terrestre?*L'élève.*—Je ne sais pas.*Le professeur.*—Ils sont restés jusqu'à...*L'élève (vivement).*—Jusqu'à ce que les pommes
aient été mûres.

JOINDRE L'UTILE A L'AGRÉABLE

*Le client.*—Dites donc, garçon, comment avez-vous
donc la tête faite?*Le garçon.*—Ne faites pas attention. Ce sont les
cure-dents. C'est si commode pour les clients!

INJURE MORTELLE

Melle Bouledeneige.—Sambo m'a embrassée
hier soir et j'en ai été bien fâchée.*L'oncle.*—Je te crois; en cour, cela serait traité
comme un assaut.*Melle Bouledeneige.*—Je le sais. Ainsi, pour
bien lui prouver que j'assimilais cela à un soufflet,
je me suis retournée et j'ai présenté l'autre joue.IL FAUT DONNER UNE CHANCE A
TOUT LE MONDE*Madame de Lasimagrée.*—Ma chère, il est temps
que vous songiez à vous marier; moi, à votre âge,
il y a longtemps que c'était fait.*Melle Pinemouche.*—C'est vrai; mais donnez-
moi un peu de temps. Maman m'a dit que vous
étiez resté cinq ans au même âge.

QUAND ON VA AU FOND DES CHOSES

Bouleau.—Moi, je n'aime pas ce Sansleou; et
quand je n'aime pas quelqu'un, c'est que j'ai de
bonnes raisons.*Bouleau.*—Je suppose qu'il t'a prêté de l'ar-
gent?

TIMIDITÉ EXPLIQUÉE



Clara. — Sais-tu qu'il y a peu de jeunes gens de nos jours ? Et ils sont si timides !

Laura. — Je crois que nous leur faisons trop la chasse : ils sont effarouchés.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

En Cour d'assises :

— Accusé, vous avez tiré sur votre femme six coups de revolver ; pourquoi ?

— Mon président, j'étais dans le cas de légitime défense : elle m'assommait.

Les paradoxes enfantins.

Maman débarbouille le petit Georges à l'eau froide, et le bambin pleure à fendre l'âme.

— Regarde le petit chat, lui dit sa mère, il se nettoie tout seul, sans pleurer...

— Justement ! dit Georges en sanglotant, il ne se lave pas avec de l'eau froide, et il est propre tout de même !

Le paquebot est en détresse, tout semble perdu.

Un vieux marin, assis dans l'entrepont, est en train de manger à belles dents, comme si rien n'était.

— Comment ! lui dit un passager, la mort dans les yeux, vous mangez dans un pareil moment ?

— Dame ! mon garçon, vous savez bien qu'il faut toujours casser une croûte avant de boire un coup.

Coquetterie précoce.

On habille la petite Pauline qui va partir pour la campagne.

— Maman, s'écrie-t-elle, mets-moi mes bottes neuves, tu sais, celles qui me font mal !

— Savez-vous pourquoi la Russie est plus grande que la France ?

— Ma foi non.

— Eh bien, c'est tout simplement que la France n'a qu'un Berry, et la Russie Six Berry.

— Ouf !!!



CARACTÈRE MUSICAL.

Une vieille dame s'approche d'un aveugle que conduit un chien tenu en laisse :

— Depuis quand, lui demande-t-elle, en lui donnant une pièce de monnaie, êtes-vous aveugle ?

— Hélas ! répond le pauvre diable, je l'étais déjà quand j'ai vu le jour...

Un concierge du quartier Montmartre vient de placer cet écriteau dans l'escalier :

Défense d'aboyer.

— Pourquoi diable avez-vous mis ça ? lui demande un locataire grincheux.

Alors, autant par malice que pour se défendre :

— Mais, Monsieur, fait le concierge... Ce n'est pas pour vous... C'est pour votre chien !

Enfant fin de siècle :

Bob, qui a été désobéissant, vient de recevoir un soufflet.

— Maman, — fait le petit garçon avec un flegme superbe, — frappe, mais auparavant ôte tes bagues.

La petite Suzon apporte à son curé un superbe morceau de beurre couvert de capricieuses arabesques.

— Avec quoi donc ta maman fait-elle ces jolis dessins-là, ma petite fille ?

— Eh ! Monsieur le curé, c'est avec not' peigne.

Deux banquiers Juifs échangeaient leurs impressions, au moment du dernier emprunt.

— Dix-huit fois couvert ! s'écrie le premier.

— Si je l'étais seulement une fois ! murmura derrière lui un gueux tout dépenaillé.

Maboulin a des imperfections, mais il a une qualité, il est plein de cœur.

L'autre soir, en rentrant chez lui, il rencontre un aveugle qui cheminait battant le mur de sa canne.

— Pauvre homme, dit-il ; tenez, voilà pour rentrer chez vous.

Et il lui met dans la main une boîte d'allumettes en cire.

Impressions de régiment de Boireau, qui a encore deux ans à tirer (ces impressions nous ont été communiquées par sa famille) :

Mes chers parents,

Mon caporal me f... t dedans, mon sergent me f... t dedans, mon sergent-major me f... t dedans, mon sous-lieutenant me f... t dedans, mon lieutenant me f... t dedans, mon capitaine me f... t dedans, mon commandant me f... t dedans, mon colonel me f... t dedans.

J'attends avec impatience que mon temps soit fini pour qu'on me f... t dehors.

Votre fils,

BOIREAU.

P.-S. — Quand même ce serait des timbres-poste, ça me ferait plaisir.

En correctionnelle :

— Accusé, le témoin vous offrait un arrangement et vous lui avez répondu par un coup de poing. Le procédé est un peu vif. Vous auriez mieux fait de transiger, de mettre les pouces.

— J'en ai mis un, Monsieur le président ; malheureusement, le reste de la main a suivi.

Un marchand de bois, qui n'a pas pu écouler l'hiver toute sa marchandise, a placé sur sa porte le petit avis suivant :

"Bons fagots pour la saison d'été, donnant très peu de chaleur."

Grand-père à Tomy, qui suit le cours d'une institution voisine :

— Eh bien ! est-on content de toi ?

— Oh ! oui, grand-papa.

— On te l'a dit.

— Oh ! non.

— Alors, comment le sais-tu ?

— Voilà. L'autre jour le supérieur m'a dit : "Si tous nos élèves étaient comme vous, je ferais ma pension aujourd'hui même." Ainsi tu vois !

Un monsieur se présente dans une agence de pompes funèbres pour régler le convoi de sa belle-mère.

— C'est cinq cents francs, dit l'employé.

— Comme c'est cher : ne pourriez-vous pas me réduire cinquante francs ?

— Eh bien ! soit ! répond l'employé après quelques instants d'hésitation, mais c'est bien pour vous encourager.

Un bon bourgeois, très court, à la figure rubiconde, marchande un melon :

Cinq francs, dit la marchande.

Le client, tâtant le cucurbitacé et le flairant :

— C'est trop cher ; d'ailleurs, il ne me dit rien.

La marchande, vexée :

— Faudrait-il qu'il vous appelle papa ?

Joséphine, l'excellente bonno du docteur Sénécas, entre dans le cabinet de son maître.

— Monsieur, lui dit-elle, il y a là deux muets qui vous demandent une consultation.

— Deux muets ! Sont-ils vraiment muets ?

— Ils le disent, du moins !

LA GRATITUDE DES FEMMES



Madame Crèvecoeur. — Jean, tu devrais t'habiller mieux que cela.

Monsieur Crèvecoeur. — Que veux-tu ? Il ne me reste jamais un sou après que j'ai payé tes toilettes.

Madame Crèvecoeur. — Eh ! bien ! Franchement, je ne pourrai plus sortir avec toi. Tu me fais honte !

On demandait à un médecin octogénaire, qui jouissait de la meilleure santé, comment il faisait pour se porter si bien :

— Je vis de mes remèdes, répondit-il, mais je n'en prends pas.

X... visite un appartement orné de onze portes mal jointes, et au milieu duquel s'épanouit la rose des vents.

Le concierge l'accompagne et lui vante les charmes du logis.

— Hum ! fait X... il doit y avoir des rhumatismes dans ce coin-là !

— Cela m'étonnerait, Monsieur, répond le portier ; le précédent locataire en a tant emporté !

Dans le cabinet du chef de bureau d'une grande administration :

— Vous avez à peine vingt-deux ans, et vous voulez déjà vous marier ; c'est donc une belle dot ?

— Non, Monsieur.

— Alors, vous êtes amoureux ?

— Non, mais je voudrais avoir huit jours de congé.

PHILOSOPHE DISTRAIT



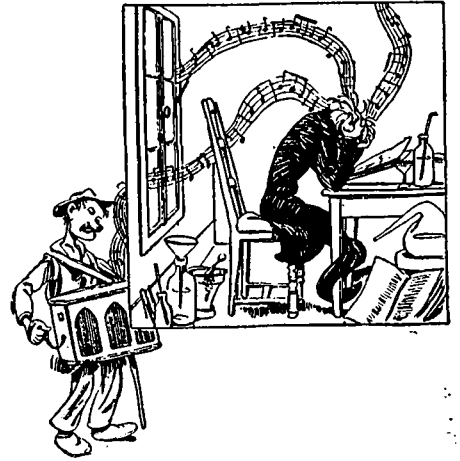
I

«...Oui, ce qui tue le genre humain, c'est le manque de charité. On oublie trop le précepte divin : Aimez-vous les...»



II

—Ah ! l'inferral vacarme ! Que je le renferme dehors, celui-là !



III

«...uns, les autres"... Ma tête, ma pauvre tête !

MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

VII

(Suite et fin)

Nous prêtâmes l'oreille, silencieux, puis nous risquâmes un œil à travers la feuillée : c'était le peloton de hulans qui était attaqué par les francs-tireurs cachés dans les ravins que nous devions gagner. Incapables de charger à travers ces terrains accidentés où leurs chevaux se seraient infailliblement brisés jambes et côtes et gnoirant d'ailleurs la force numérique de leurs adversaires, les lanciers allemands firent demi-tour et battirent en retraite du côté de la forêt. Ils passèrent comme une flèche sur notre front couvert par la ramée. Cependant, si prompt que fut leur course, les balles volaient plus vite encore et les Prussiens semèrent plus de la moitié des leurs sur la grand'route.

Mais leur but était atteint : celui de reconnaître si le pays était hanté par les guérillas ou francs-tireurs. L'ennemi disparut, Mystigo s'écria : « Vite, les amis voilà le moment, » et tous traversant la grand'route, nous nous élançâmes à travers champs du côté de nos amis les francs-tireurs. Mystigo entraîna avec lui les deux chevaux conquis par son courage. Un hurra général nous accueillit en arrivant auprès des nôtres.

Comme ces francs-tireurs étaient abondamment pourvus de vivres et habitaient le pays, qu'ils pouvaient par conséquent se ravitailler assez facilement, ils partagèrent généreusement leurs provisions avec nous et il était temps ; plus, ils achetèrent les coursiers de Mystigo avec leurs fournements : selles, fontes, etc. ; celui-ci ne se réserva que les revolvers et les cartouches qui pourraient nous servir. Mystigo toucha donc une centaine de francs qu'il mit en réserve pour les besoins futurs de sa petite compagnie. On le voit, ces chevaux ne se vendaient pas cher dans ces circonstances. C'est que la guerre n'est pas un temps favorable pour le négoce. Ces chevaux et ceux qui erraient dans la plaine après la descente des hulans par les francs-tireurs et qu'ils rattrapèrent, furent revendus par eux.

Et voilà comment les compagnies de francs-tireurs qui ne reçoivent aucune solde de l'Etat, vivaient de la guerre et même se faisaient des pécules assez importants par des prises de butin aux dépens de l'ennemi. Nous quittâmes les francs-tireurs bien restaurés et nous nous enfonçâmes dans les terrains accidentés qui devaient masquer notre marche aux Prussiens. Malgré les points de repère difficiles à reconnaître au milieu des ravins, plis de terrain, collines, etc. que nous traversions, notre stratigiste Mystigo ne nous fit pas dévier d'un arpent après une marche d'une douzaine d'heures à travers des territoires mon-



IV

—Est-il possible que le génie soit à la merci d'imbécilles...



V

...qu'on ne saurait assez châtier !

tueux et abrupts, nous fîmes halte dans une carrière pour y passer la nuit. Nous repartions au petit jour et bientôt quittant les pays boisés et accidentés que nous suivions depuis Sedan, nous débouchâmes dans les plaines de la Picardie, dans le département de l'Aisne. Dès lors, nous étions complètement découverts mais Mystigo eut soin de nous tenir éloignés des grandes routes en nous faisant couper à travers champs afin de nous maintenir hors de vue de l'ennemi. Jusqu'ici, nous avions eu un temps favorable et des vivres en suffisance mais alors commencèrent les épreuves. La pluie nous accompagna presque continuellement ; les terres détremées se changèrent en véritables fondrières où nous enfoncions jusqu'à mi-jambes ; nos uniformes raidis par l'eau qu'ils avaient absorbé, gênaient nos mouvements ce qui, ajouté à la difficulté du terrain, paralysait notre marche. Nous étions transis par l'humidité et pour complément d'épreuves, nous n'avions plus de vivres.

Les fatigues de la route aiguës l'appétit, nous avions consommé en un jour toutes les provisions données par les francs-tireurs. Cependant, nous avions une bonne réserve de numéraire, grâce à Mystigo ; mais, pour l'instant, cet argent nous était complètement inutile, car nous devions éviter toutes les localités que nous croisions et où nous eussions pu nous heurter aux Prussiens. La faim nous aiguillonnait ; tous étaient rendus et quelques-uns commençaient à faiblir quand un secours providentiel nous arriva.

En prévision de l'invasion prussienne, les campagnes s'étaient hâtées d'arracher les produits de la terre : c'est ce qui fait que nous ne découvrîmes rien en les traversant.

Enfin, après vingt-quatre heures de jeûne, au moins nous tombâmes sur un champ d'oignons et de raves ; inutile de dire que nous nous jetâmes dessus avec vivacité. La faim assaisonnant les mets les plus grossiers, ces légumes crus nous parurent aussi délicieux que les plats les plus raffinés de Brillat-Savarin. Cette rudimentaire restauration nous refit un peu les jambes et nous permit de continuer notre course fatigante à travers les guérets défoncés.

Malgré nos épreuves et les voies douloureuses qu'ils nous faisaient suivre, nous oubliions nos misères pour admirer Mystigo qui nous guidait avec une science consommée. De temps à autre, nous croisions des chemins de grande communication ou secondaires, quelquefois des carrefours ; Mystigo n'était jamais m'arrassé ; il s'arrêtait un instant, s'orientait et nous disait sans hésitation : « Voici le chemin qui mène à notre but. » Nous le prenions alors ou si notre capitaine-guide le jugeait dangereux, on se lançait dans les terres arables tout en le longeant à distance, quelque

fois de très loin ; néanmoins, jamais notre pilote ne dévoyait. Ce qu'il y avait d'habile dans cette tactique géographique de Mystigo, c'est qu'il n'avait pas la moindre carte indicatrice ; il ne possédait pour tout instrument de pilotage qu'une petite boussole de poche au moyen de laquelle il se dirigeait. Quelle mémoire topographique dans ce petit homme ! comme nous admirions cette science géographique qui nous paraissait plus grande alors que toutes les sciences et les arts réunis ! Que nous auraient servi, en effet, dans ces circonstances, les talents les plus brillants, comparés aux connaissances topographiques ; nous avions parmi nous quelques militaires possédant une sérieuse instruction ; oh bien ! tous estimaient leur savoir bien humble à côté du seul talent de Mystigo qui, en cette occurrence, leur avait sauvé la vie ; il est certain, en effet, que sans Mouton, nous n'aurions pas su éviter les grandes voies et que nous serions tombés sous le fer ou le plomb des avant-coureurs prussiens. Et non seulement Mystigo avait sauvé l'existence de quarante camarades, mais chemin faisant, il avait rallié à nous plusieurs soldats, échappés à leur tour de Sedan et qui erraient sur les routes cherchant leur voie.

Presque tous les Français, en effet, qui purent s'esquiver des champs de bataille de la Meuse et qui, n'ayant pas la pensée de gagner la Belgique, se sauvèrent par le territoire français, furent, en grande partie, rejoints par les Uhlans. Aussi, en voyant tous ces hommes que Mystigo avait sauvés des mains de l'ennemi, je me rappelais les paroles prophétiques du professeur de notre lycée : « Qui sait si la géographie ne servira pas à ce jeune homme pour défendre la patrie. »

Il y avait près de deux jours que nous arpentions ainsi la campagne cultivée ; notre repas aux petits ognons étaient digérés depuis six heures sans que nous eussions rencontré la table mise pour un autre ; l'estomac recommençait à crier famine, quand Mystigo, d'accord avec nous, nous fit obliquer de notre chemin direct pour atteindre une riche ferme, afin de nous ravitailler et connue de lui par la carte militaire.

Cette ferme longeait la grand'route de Paris,

et, par conséquent, on risquait d'y faire de mauvaise rencontre ; pour cette considération, Mystigo nous conseilla de faire halte dans un pli de terrain en arrière de la ferme et poussa une reconnaissance vers celle-ci. Il se mit à l'affut derrière un tertre avoisinant la maison et inspecta les environs.

Il se félicita de sa prudence car un nuage de poussière à l'horizon, lui annonça un piquet de cavalerie.

Bientôt, quatre hulans apparurent. Ces quatre hulans, devenus légendaires et sous la figure desquels l'ennemi prenait possession, des bourgs et des villages, voire même d'une grande ville, Nancy, arrivaient au pas non sans plonger, de leur côté, leur regard au loin et au large.

—Bien, dit Mystigo, avec un rire démoniaque, je vais vous rendre ce que je vous ai pris, Prussiens !

Il arma alors avec une des cartouches de revolver, enlevés aux hulans dans les circonstances que nous savons, et qu'il avait adoptés au fusil allemand qui ne l'avait pas ouïté !

Mystigo laissa arriver les allemands à bonne portée :

—Quels beaux hommes, disait à part lui notre petit pioupiou en regardant les hulans et quel dommage que de si beaux échantillons de la race humaine soient démolis par un brinborion de mon espèce, mais à la guerre comme à la guerre.

Ajustant alors le premier de son côté, il fit feu : le hulan mordit la poussière ; ses camarades s'arrêtèrent net. Toutefois n'entendant qu'un coup de fusil, ils supposèrent que les tireurs n'étaient pas nombreux et s'élançèrent pour tourner le tertre au sommet duquel était Mystigo, penché sur la pente opposé. Celui-ci avait rechargé et un deuxième hulan vida les arçons ; les deux autres tournèrent bride aussitôt ; mais le troisième roula à son tour ; le quatrième s'esquiva ventre à terre, le torse couché sur l'encolure de son coursier, afin de se garer des coups de feu ; une balle atteignit son cheval qui ne galoppa plus que par subresauts sans cependant ralentir sa course ; un deuxième plomb se perdit dans la selle. Quelques secondes après, le hulan se redressa, se croyant peut-être hors de danger ou pour rectifier son chemin ; Mystigo qui guettait tous ses mouvements, lâcha un quatrième coup qui blessa

le hulan au bras droit ; celui-ci reprit la guide du bras gauche et chercha de nouveau à se pencher sur l'arçon mais l'habile tireur ne lui en donna pas le temps ; une dernière détonation retentit et cette fois, le hulan, touché entre les deux épaules, s'abattit à une distance de trois cent verges de Mystigo ; notre héros se redressa alors et jeta ce cri de triomphe :

—Sept ! camarades, vous êtes vengés, approchez.

Nous parcourûmes au pas gymnastique, la distance qui nous séparait de notre capitaine ; nous le félicitâmes chaudement mais lui, coupant court au compliment, nous dit aussitôt :

—A la ferme ! Les propriétaires qui d'abord, eurent peur en entendant les coups de fusil, se remirent promptement en voyant les Français qu'ils reçurent à bras ouverts. Le vin coula et on cassa une croute sur le pouce ce dont nous avions bigrement besoin. Le repas a peine fini, Mystigo dit :

—Vite, enlevons les cadavres et rattrapons les chevaux car si les Allemands qui vont suivre dans quelques heures, trouvaient les cadavres des leurs autour de la ferme, ils la brûleraient et fusilleraient les propriétaires. Ce sont là les procédés de ces tigres guerriers.

Fut dit, fut fait. On enterra les quatre hulans dans les champs ; on se saisit des chevaux qui démontés, s'était mis à brouter l'herbe : Mystigo en fit cadeau à la ferme en reconnaissance de la réception qu'il nous avait faite et de la victuaille dont ils nous chargèrent puis il dit à ses habitants :

—Cachez les selles qui pourraient vous compromettre ; d'autres Prussiens, hélas ! vont vous arriver mais vous êtes toujours débarrassés de ceux-ci.

Il était presque nuit mais on repartit quand même, vu le danger qu'il y avait pour nous de coucher à la ferme. Nous suivîmes enfin la grand-route, sûrs cette fois, que nous n'avions pas l'ennemi en avant et quitte à nous jeter à la traverse si nous percevions un bruit compromettant. A chaque instant, Mystigo auscultait le terrain afin de s'assurer que nous n'avions personne à nos trousses. Enfin, à trois heures du matin, nous aperçûmes les remparts de la ville de Laon. Nous avons franchi dans l'espace de quatre jours

et en véritable steeple chase, les trente-deux lieues qui nous séparaient de Sedan. Là, nous devons rencontrer l'armée en retour sur Paris.

Sauvés ! mes amis, sauvés ! s'écria Mystigo. Se retournant alors vers la direction de Sedan, Mystigo chanta ces paroles de pas redoublés sur un air de clairon bien connu :

Tas de Prussiens, voulez-vous du tabac,
Voilà ma blague
La v' là !

Et ce chantant, il brandit son fusil d'un air menaçant.

Alors, rempli d'enthousiasme pour cet héroïque jeune homme, je me jetai à son cou en m'écriant comme jadis le général Kléber à Napoléon Bonaparte :

—Mystigo, tu es grand comme le moude. Et chacun d'applaudir ; mais Mystigo répondit simplement : " Allons donc, je suis un peu ma géographie et voilà tout."

Nous entrâmes à Laon en véritables triomphateurs. Mystigo fut présenté au général Vinoy avec les quatre-vingt cinq hommes qu'il venait de rendre à la patrie. Le général le félicita vivement et le porta à l'ordre du jour pour la médaille militaire. Mouton, timide comme toujours, en face du mérite ou de la supériorité sociale, ne savait trop que dire au commandant en chef. Afin de lui donner une chance, je dis au chef :

—Mon général, Mouton est certainement le plus petit homme de l'armée et son premier géographe car sans lui, nous serions probablement tous en Prusse en ce moment. Vous êtes donc bien fort en cette science lui demanda alors Vinoy.

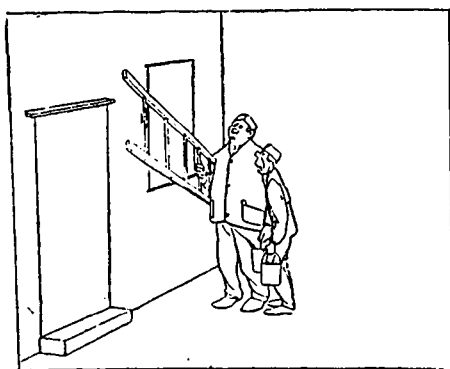
—Mon général, dit alors Mystigo, confiez-moi un message pour Berlin et je me charge d'y arriver en uniforme, sain et sauf et sans avoir été vu d'un soldat prussien.

—Vous seriez digne d'entrer à l'état-major répondit l'officier-général.

Mystigo fit alors cadeau de son fusil et de ses revolvers à son supérieur. Après une nuit de sommeil bien gagnée, car nous venions de marcher deux jours sans désespérer par la raison que nous ne trouvâmes pas une pierre pour reposer notre tête, nous nous mettions en mouvement dans les rangs de l'armée, avec armes et bagage, un jour de marche, et l'armée française

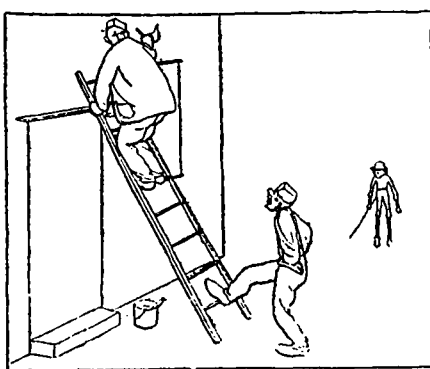
LES DEUX EXTRÉMITÉS DE L'ÉCHELLE SOCIALE

(RAPPORTS ENTRE PATRONS ET OUVRIERS)



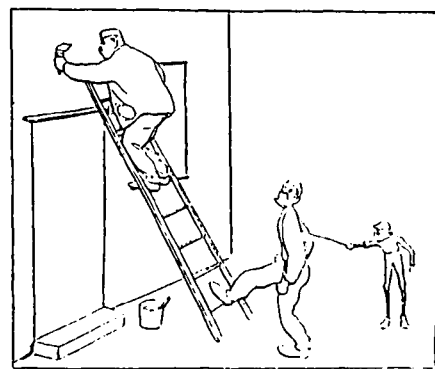
I

Le patron.—Je vais y monter, vous tiendrez l'échelle.



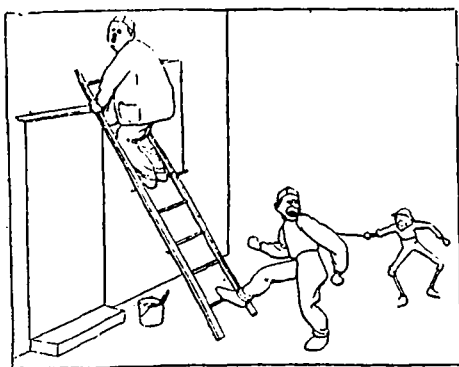
II

L'aide.—Ne craignez rien, j'y suis.



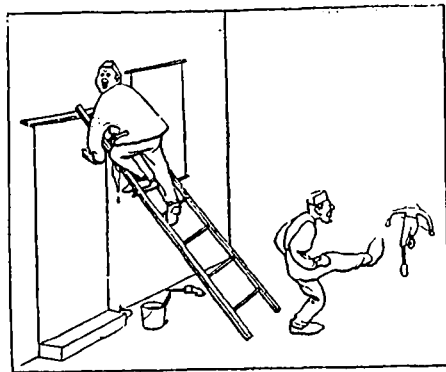
III

Le gamin.—Es-tu chatouilleux du dos ?



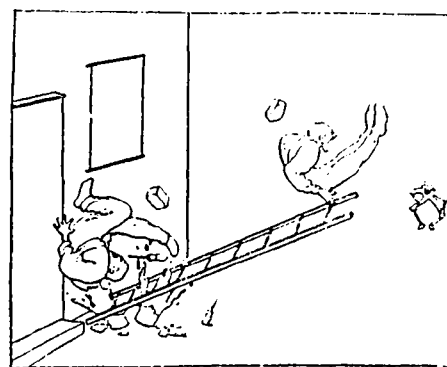
IV

L'aide.—Ah ! ça ! espèce de polisson !...



V

.... je vais t'en flanquer une !



VI

!!!

LES MOYENS DE SE SAUVER



I
Ratiboisé, (à l'hôtel). — Ah ça, je veux une chambre avec une échelle de sauvetage. Je suis nerveux, moi.

II
(Le lendemain matin.)
— C'est encore le moyen le plus facile que je connaisse pour acquitter son petit compte d'hôtel.

passa l'Aisne dont elle fit sauter les ponts afin de retarder l'ennemi : dès lors, le corps de Vinoy put gagner la capitale en sécurité.

VIII

Aussitôt aux avant-postes où nous fûmes cantonnés, Mystigo s'occupa à guetter les Prussiens et de temps à autre en descendait un. Grâce à son dévouement et à son habileté, ses supérieurs lui laissèrent une certaine liberté relative ; le petit trouper en profita pour faire des reconnaissances utiles ; il découvrit de la sorte plusieurs mouvements ennemis qui furent paralysés par les précautions militaires prises en conséquence. Il indiqua un jour à son général un ruisseau tari que l'état-major croyait plein d'eau, et par lequel on put tourner l'ennemi et lui infliger des pertes sérieuses : c'est ce qu'on appela le combat de Thiais. C'est ainsi que la science géographique servait à Mystigo sous les murs de Paris comme lors de notre fuite de Sedan. Avec cela, Mouton, comme tous les braves, était un modèle de magnanimité et de générosité.

Un jour, étant de grand'garde, il se trouva en face d'un beau jeune Bavaïois qui ne l'apercevant pas, se croyait en parfaite sécurité. Mystigo l'ajustait déjà en se disant : Tant pis pour lui, ce sera un de moins. Tout à coup, il vit le trop confiant Bavaïois déposer son fusil et tirer son chapelet de sa poche. Le soldat se signa et commença à le réciter. Mystigo ému et édifié laissa tomber son arme ; un moment après j'arrivais auprès de lui faisant ma ronde de sous-officier. Me désignant le Bavaïois : Que ferais-tu à ma place, dit-il, le tuerais-tu ? Dame, répondis-je, je n'aurai jamais le courage de tuer un homme qui prie, bien que ce soit le moment, puisqu'il est prêt. Ni moi non plus, reprit-il. Son chapelet fini, le soldat allemand sortit un portrait de sa poche et l'embrassa.

— Sa promise, sans doute, murmura Mystigo ; et songeant probablement à la jeune fermière qui l'attendait au pays, le pauvre Mystigo sentit ses yeux se mouiller.

Heureux Bavaïois et fiancé de la blonde Gretchen, il ne se doutera jamais qu'il doit la vie et le bonheur au respect que nourrissait un soldat français pour un ennemi qui prie ! quel contraste avec la lâche conduite de la plupart des allemands pendant la campagne de soixante-dix.

Malgré ses mérites et son talent militaire, Mystigo ne voulut jamais accepter de grade.

— Je n'aime pas à commander, dit-il.

Il se contenta donc de l'humble distinction de premier soldat ; mais il était bien le premier soldat de l'armée des défenseurs de la France en soixante-dix, au même titre que La Tour d'Auvergne était le premier grenadier de la première République, et ce récit durerait encore des mois si nous voulions raconter tous ses actes de courages. Nous nous contenterons de relater le plus brillant :

C'était pendant le bombardement de Paris. Mystigo rageait de ne pouvoir enclouer les Krupp qui, sans pitié pour la faiblesse, tuaient les innocents.

— Du moins, s'écria Mouton, si je ne puis me venger sur leurs bronzes, il faut que j'en sacrifie un en face.

Nous étions aux tranchées.

— Vois-tu cette sentinelle, là-bas, qui se cache derrière cet arbre, il faut que j'aie la démolir, dit-il à un camarade.

— Pas de bêtise, lui crie-t-on.

Advienne que pourra, répondit-il et s'élançant hors de la tranchée, il se glisse comme une couleuvre à travers les vignes, rampe dans les herbes sans être vu de l'ennemi puis, tournant un monticule, il disparaît à nos yeux. Il reparait bientôt

au sommet sur la gauche de la sentinelle prussienne. Comment avait-il pu arriver là sans être remarqué des Prussiens qui devaient certainement l'apercevoir grimpaient le monticule ? Tout simplement par une ravine creusée dans le flanc de la colline. Cette ravine s'allongeait dans un plan tellement irrégulier qu'il était difficile de la distinguer au milieu des herbes qui en tapissaient les bords. Il est certain que de toute l'armée de Paris, seul, Mystigo connaissait cette voie. Il aurait pu parfaitement tuer la sentinelle du poste élevé où il se tenait mais il l'avait dit ; il voulait la désarmer et la sacrifier sur place. Ne pouvant redescendre vers l'ennemi sans s'exposer à ses coups, car de ce côté, rien ne pouvait l'abriter, Mystigo prit une résolution aussi sublime qu'originale. Afin de se couvrir autant qu'il le pouvait, il mit ses jambes sur son cou, plaça son fusil entre le corps et les jambes et se laissa rouler comme une roue du haut en bas du monticule sur une pente d'environ cent cinquante pieds de développement. Il tomba en face de la sentinelle qui deux fois avait fait feu sur lui sans l'attendre. Alors Mystigo se redressa comme mû par un ressort et levant la crosse de son fusil, il en asséna un coup sur la tête du Prussien qui tomba inerte sans avoir eu le temps de riposter. Mouton lui enleva son fusil, le mit en bandoulière et battit en retraite au milieu des balles que le poste ennemi lui envoyait. Mystigo n'avait aucun moyen de se dérober aux coups des Prussiens car tout le terrain autour de lui était plat comme une carte : il prenait une course tout en chargeant son arme puis se couchant, il canarda l'ennemi ; malheureusement, celui-ci, concentré dans un blockhaus servant de poste et dissimulé par des meurtrières, était à peu près intangible ; cependant Mystigo, grâce à son coup d'œil d'aigle, dut abattre plusieurs Prussiens car le feu cessa à plusieurs meurtrières.

Cependant, la partie n'était pas égale et elle devait fatalement tourner contre Mystigo. Déjà il était touché au bras gauche et ne maniait plus son fusil qu'avec difficulté.

Des tranchées, nous faisons un feu d'enfer contre les Allemands afin de dégager Mystigo, mais huit cent verges nous séparaient d'eux et notre tir n'était pas assez précis pour loger les balles dans les meurtrières.

Le pauvre Mouton venait d'être atteint une seconde fois à la jambe et il ne pouvait plus que se traîner quand le capitaine, commandant le secteur (portion d'une tranchée) d'où nous tirions, arriva furieux.

— Qui est le sergent de grand'garde, s'exclama-t-il ?

— Moi, mon capitaine, dis-je.

— Comment avez-vous pu, me dit-il brusquement, laisser ce jeune soldat courir ainsi témérairement à une mort certaine ?

— Mais, mon capitaine, il a quitté les tranchées sans me prévenir et loin de ma présence.

— Vous êtes en faute et responsable du sort de ce jeune homme !

— Moi, dis-je avec les larmes aux yeux, moi, son meilleur ami ; alors, mon capitaine, je cours de ce pas le délivrer en attaquant le poste à la baïonnette ou je tomberai avec mon ami. Qui l'aime me suive, ajoutai-je, en franchissant la tranchée !

— C'est cela, riposta le capitaine, corrigez une première maladresse par une seconde, en sacrifiant plusieurs douzaines d'hommes inutilement !

— Alors que faire ?

— Ce qu'il y a de mieux, c'est de signaler au fort de Bicêtre de démolir le blockhaus à coups de canon, afin de tâcher de sauver le jeune intrépide, s'il en est temps encore ; un si brave soldat, ajouta le capitaine, quel dommage ! Clairon, appela-t-il, sonnez l'alarme au fort.

Un officier se présenta sur les ramparts du fort. Alors, au moyen d'un système de signal par pavillon, le capitaine donna l'ordre de tirer sur le blockhaus.

On attendit haletant ; les Prussiens tiraient toujours sur Mystigo mais celui-ci était couché sur le flanc et ne paraissait plus pouvoir bouger.

Soudain, un éclair illumina le ciel gris et un obus passa en sifflant au-dessus de nos têtes. Le blockhaus, traversé, trembla sur sa base et un second projectile le démolit ; plusieurs allemands restèrent sur le carreau et une douzaine d'autres se sauvèrent dans leurs cantonnements ; trois furent tués dans leur fuite par nos tirailleurs de tranchées.

Mystigo était vengé mais lui, se redressant alors sur son séant, avec effort, agita son mouchoir comme pour nous dire : merci et adieu puis il retomba comme une masse.

On hissa le drapeau blanc et on sonna l'appel aux Prussiens afin de leur demander la permission d'aller relever Mouton qui se trouvait sur la zone militaire occupée par eux.

ERREUR FATALE



Passerelle. — Ouais ! Où as-tu pris cette moustache ? Rodépartout. — Ne m'en parles pas. Je croyais mettre une sauce anglaise sur le sandwich que j'ai mangé la semaine dernière, et c'était une lotion pour lescheveux.

Bientôt ils reparurent un peu au-delà du block-hauss démolit et agitèrent le drapeau parlementaire en signe d'adhésion ; deux infirmiers, deux militaires sans armes dont j'étais un et l'aumônier, qu'on avait fait demander, s'avancèrent alors.

En arrivant près de lui, Mystigo, la bouche ensanglantée, ne pouvait plus parler. L'aumônier s'empressa de lui donner l'absolution ; nous mimés genoux en terre.

Les prussiens qui se tenaient à quelque distance et qui étaient en grande partie bavarois, par conséquent catholiques, se découvrirent, et quelques-uns ployèrent le genou.

C'était un tableau lugubre : il faisait froid, et un silence de mort régnait sur ces parages maintenant qu'ils n'étaient plus troublés par les coups de fusil.

Le suprême pardon reçu, Mystigo tendit péniblement la main au prêtre et à nous tous tout en s'efforçant de sourire.

Les infirmiers voulurent alors opérer un pansement, mais Mystigo leur désigna son cœur d'un geste qui voulait dire : c'est fini ! Il avait, en effet, reçu une balle dans la région du cœur, outre quatre blessures dans les membres.

Tout à coup il eut un soubresaut et s'efforça de tourner la tête du côté des prussiens qui le regardaient d'un air d'admiration ; il voulait sans doute mourir face à l'ennemi. C'est dans cette position qu'il expira.

Ainsi finit Mystigo après avoir tué environ quarante hommes à l'ennemi.

Le lendemain, 28 janvier, Paris signait l'armistice qui devait amener la paix.

IX

L'orphelin doté par le généreux Mystigo est aujourd'hui un brillant avocat du barreau de Vesoul. Il est marié et père d'un petit garçon de cinq ans et d'une petite fille de trois.

Chaque soir, au moment de leur coucher, il conduit ses enfants devant un portrait représentant Mouton, et peint par Gérôme, dont plusieurs de nos artistes canadiens ont reçu les leçons à Paris, puis le père dit avec des larmes dans la voix :

— A genoux, mes enfants, et priez pour l'âme de ce noble jeune homme, car si vous êtes heureux aujourd'hui, c'est à lui que vous le devez.

Et les petits envoient au ciel la prière de l'innocence si puissante sur le cœur de Dieu.

Plus loin, près de Belfort, la jeune fermière sauvée par Mouton porte encore son deuil, car elle lui garde sa main par delà le tombeau.

Mademoiselle Julienne Japy est devenue une grande dame partageant son temps entre l'éducation de son fils et la visite des pauvres. Chaque

COMME ON FAIT SON LIT ON SE COUCHE



Tante Panurye. — Y penses-tu, Silas ? où portes-tu notre beau lit de plume ?
Oncle Panurye. — Mais puisque je vais faire le tour de la rivière Chambly ! Je viens de lire qu'elle est sur un lit de roc. Me faut un lit de plume, à moi, en voyage.

jeudi, son équipage s'arrête devant la petite maison d'une veuve vivant seule : c'est la mère de Mystigo, et cette dame vient lui rendre ses devoirs filiaux à la place de son fils qui n'est plus.

Enfin, le lycée de Vesoul a placé le buste de Mystigo au préau avec cette inscription :

JULES CÉSAR MOUTON

Élève de ce lycée de 1863 à 1870, il fut bon, généreux et brave et mourut victime de son patriotisme.

Sur la route de Paris à Orléans, à gauche et à la sortie de Villejuif, on voit un cimetière militaire. Au milieu est un monument pyramidal quadrangulaire portant cette épitaphe : "A la mémoire de Jules César Mouton, né à Beaucourt (Alsace), mort glorieusement à l'ennemi, le 27 janvier 1871. A ce héros de dix-huit ans, la patrie reconnaissante."

Le général Vinoy avait déposé lui-même la croix de la Légion d'Honneur sur le cercueil de Mouton ; elle fut ensuite envoyée à sa famille.

Certes, Mystigo méritait la croix des braves et le monument que Paris lui a élevé, car cent mille hommes comme lui auraient sauvé la France en soixante-dix.

FIN

THÉÂTRE-ROYAL

"HAND OF FATE"

"La Main du Destin" est le titre de la nouvelle comédie-drame qu'on représente cette semaine au Théâtre Royal. La condamnation d'un innocent à qui justice est rendue au dévouement, fournit le riche thème de cette pièce à sensation. Les situations sont extraordinairement dramatiques et le mérite de l'œuvre consiste surtout dans la rapidité du dialogue et l'économie des situations.

Mlle Lessinwell a été vraiment applaudie, et elle le méritait incontestablement. Il n'est que juste de complimenter la troupe qui l'accompagne. Les nombreux assistants ont été enchantés et amusés tant par les spécialistes que par les personnages secondaires.

M. Miron Lessinwell, l'auteur de la pièce, y tient un rôle, et son talent d'acteur apparaît indisputable.

"The Hand of Fate" plaît à la foule comme tout ce qui est conçu en vue de ses goûts pour les surprises, et les fortes aventures des héros écloso dans le cerveau des romanciers.

La représentation mérite un large patronage.

Ripans Tabules banish pain.

DIFFÉRENT

Alice. — Te souviens-tu de mademoiselle Bellelune, tu sais, une orpheline ?

Blanche. — Oui, je me souviens d'elle, mais elle n'est pas orpheline.

Alice. — Oui, elle l'est.

Blanche. — Je te dis que non ; à preuve, c'est qu'elle a une sœur.

Alice. — Peut-être as-tu raison.

SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR



La maman. — As-tu mis le chapeau sur la tête de ton père endormi dans le porche ?
Alfred. — Oui, maman, viens voir.

QUEEN'S THEATRE

"DIPLOMACY"

La compagnie Coghlan qui joue cette semaine au Queen's est certainement la plus forte qui soit venue à Montréal depuis l'ouverture de la saison théâtrale et l'une des meilleurs que nous ayons jamais eues.

Dans ses rangs, on ne compte pas de faiblesse. Tous les rôles sont merveilleusement bien remplis.

Mlle Roso Coghlan est une des étoiles de la scène anglaise. Son jeu est d'une grande expression. Dans "Diplomacy", les scènes violentes que provoquent son amour pour Julian Beauclerc et sa haine pour Dora, saisissent les auditeurs. On voit que l'ac-



trice, imprégnée de son rôle, passe par toutes les phases de la passion que devait ressentir le personnage représenté. Le rôle de la comtesse Zicka, relativement court pourtant, est très difficile d'interprétation, car il demande une grande mobilité et une souplesse considérable dans l'action. Mlle Coghlan possède à un haut degré ces qualités ; aussi mérite-t-elle les applaudissements qu'elle sait s'attirer.

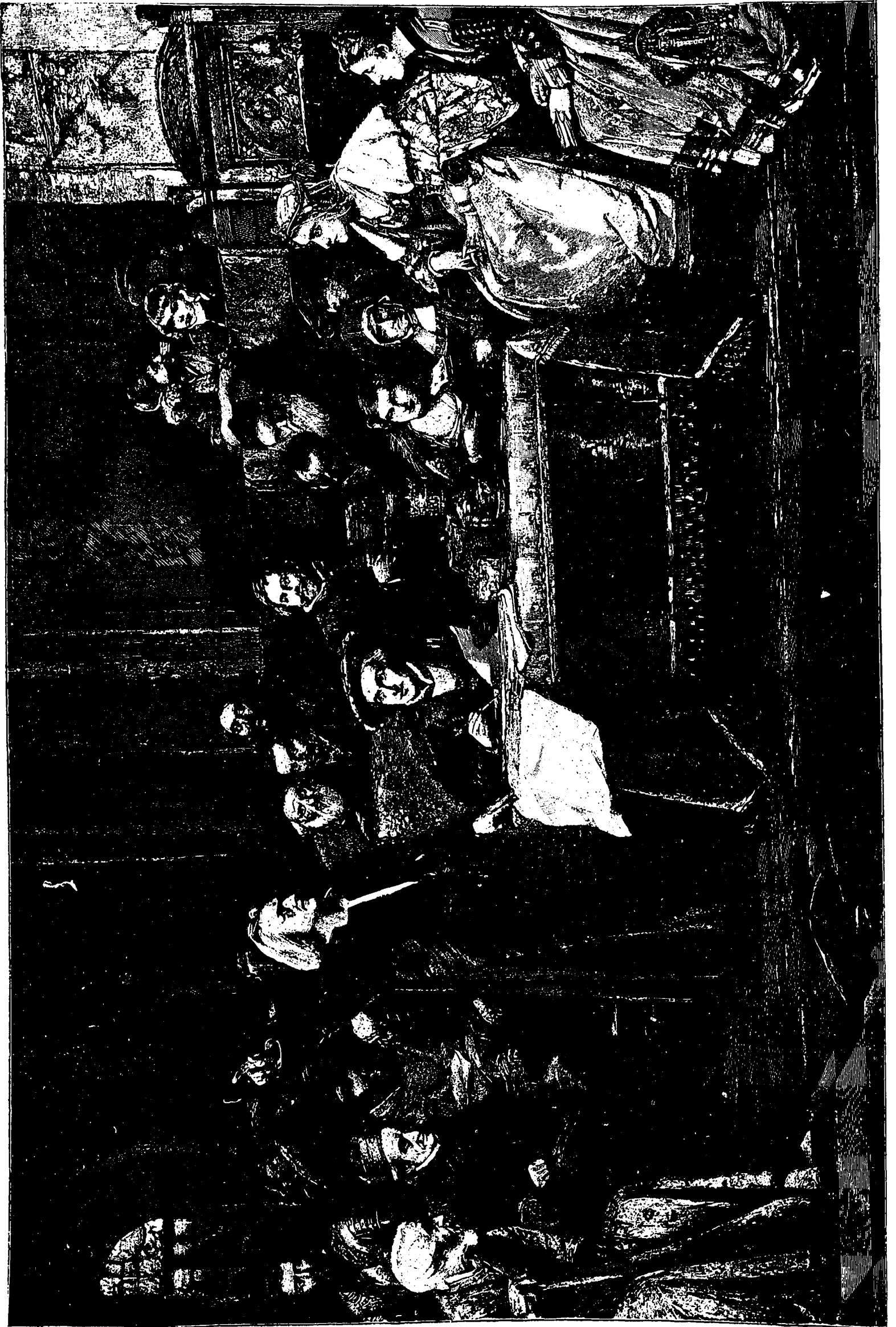
M. Frederick de Belleville qui en est à sa première apparition sur la scène canadienne, a fait un beau début cette semaine. Son jeu est sobre, chatié, mais très vrai et très digne. C'est du classique pur. Encore un succès à enregistrer.

Mentionnons aussi Mademoiselle Sadie Martinot, Messieurs John T. Sullivan, F. Robinson, Rob Ficher, Grant Stuart, ainsi que Mlle Béatrice Moreland, qui tous remplissent leurs rôles respectifs avec un art parfait.

Du début au tomber du rideau, l'intérêt se soutient constant, empoignant, de plus en plus vif.

Sincèrement et toute idée de réclame mise de côté, nous conseillons fortement à nos lecteurs d'aller au Queen's cette semaine. Ils y entendront une belle pièce, de très forts acteurs, d'excellente musique — l'orchestre sous la direction de M. Cavallo s'est distingué cette semaine — et ils assisteront à une des meilleures représentations théâtrales que notre ville ait jamais vues.

CE QUE L'AMERIQUE DOIT A UNE FEMME



CHRISTOPHE COLOMB EXPLIQUANT SES PROJETS DE DÉCOUVERTE A LA REINE ISABELLE

AU PÈRE DE L'AMÉRIQUE



CHRISTOPHE COLOMB

“ En Europe ! en Europe ! — Espérez ! — Plus d'espoir !
 — Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.”
 Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
 Percut de l'horizon l'immensité profonde ;
 Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
 Il marche, et l'horizon recule devant lui ;
 Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
 L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
 Il marche, il marche encore, et toujours ; et la sonde
 Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
 Sur la barre, qui érie au milieu des ténèbres,
 Ecoute du roulis le sourd gémissement
 Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
 Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
 L'ardente Croix du Sud épouvante ses yeux.
 Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
 Blanchit le pavillon de sa douce clarté ;
 “ Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaitre !
 Le jour ! et que vois-tu ? — Je vois l'immensité.”

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? Il dort,
 La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire...
 “ Périra-t-il ? Aux voix : — La mort ! — la mort ! — la mort !
 Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire.”
 Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
 Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,
 Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
 Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
 Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
 L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard !..

Soudain du haut des mâts descendit une voix :
 “ Terre ! s'écriait-on, terre ! terre !..” Il s'éveille,
 Il court. Oui, la voilà ! c'est elle ! tu la vois !
 La terre !.. O doux spectacle ! ô transport ! ô merveille !
 O généreux sanglots qu'il ne peut retenir !
 Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir !
 Il la donne à son roi, cette terre féconde ;
 Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
 Des trésors, des honneurs en échange d'un monde.
 Un trône, ah ! c'était peu !.. Que reçut-il ? Des fers.

LE GROS LOT



Un temps où Godoi, favori de Charles IV, était toutpuissant à la cour d'Espagne, le patrimoine des Torres Nobles de Fuencar, comptaient parmi les plus florissants de la monarchie espagnole. Les vicissitudes politiques, et autres contretemps commencèrent sa ruine, à laquelle la conduite du dernier marquis, un débauché qui fit beaucoup parler de lui dans le haut monde, porta le dernier coup. Approchant de la soixantaine le marquis de Torres Nobles prit la résolution de se retirer en son domaine de Fuencar, unique propriété qui ne fût pas grevée d'hypothèques. Là, il se consacra uniquement au soin de son corps non moins ruiné que sa fortune ; et comme Fuencar produisait assez pour le laisser jouir un peu d'une honnête aisance, il organisa son service de manière à ne manquer d'aucunes des commodités de la vie. Il eut un chapelain qui non seulement lui disait la messe le dimanches et les jours fériés, mais encore faisait sa partie de *brisca* et de *burro* (jeux qui, malgré leur naïveté, amusaient encore l'ex-conquérant) et lui lisait et commentait les journaux les plus réactionnaires. Il prit un majordome pour diriger les travaux agricoles ; un cocher, obèse et flegmatique, qui conduisait avec magesté les deux mules de son antique berline ; une femme de charge diligente et silencieuse, entre deux âges, ni jolie, ni repoussante ; un valet de chambre amené de Madrid, reste et relique de la mauvaise vie passée, converti à présent comme son maître, ponctuel et discret toujours ; et, enfin, une cuisinière, propre comme l'or, admirable à préparer les plats de cette ancienne cuisine nationale, qui satisfaisait l'estomac sans l'irriter et qui flattait le palais sans le pervertir. Avec des rouages aussi excellents, la maison du marquis fonctionnait comme une horloge bien réglée, et celui-ci se réjouissait chaque jour, d'avoir échappé au golfe orageux de Madrid, pour jeter l'ancre dans le port de Fuencar. La santé se rétablissait ; le sommeil, la digestion et d'autres fonctions indispensables au bien-être de cette pauvre tunique périssable qui sert de prison à l'esprit, se régularisaient ; en peu de temps, le marquis reprit de l'embonpoint sans s'épaissir, et bientôt disparut la féroce gastralgie qui rongeaits on estomac. Si le gentilhomme était heureux, ses serviteurs aussi avaient la vie douce : peu à faire, un travail méthodique et inva-

riable, un bon salaire et, de temps en temps, des surprises du généreux marquis.

Un certain mois de décembre, il fit plus froid que de coutume, et un épais manteau de neige couvrit Fuencar et ses environs. Fuyant la solitude de son cabinet, le châtelain pris d'un invincible besoin de socialité, descendit un soir à la cuisine. Il s'approcha du foyer, s'y chauffa les mains, poussa la condescendance jusqu'à rire des contes que le majordome et le berger relataient avec une drôlerie tout andalouse. Entre autres conversations plus ou moins rustiques qui le divertirent, il entendit ses gens projeter de s'associer pour prendre un dixième à la loterie de Noël.

Le jour suivant, de très bonne heure, le marquis dépêcha quelqu'un à la ville voisine ; vers le soir il entra à la cuisine brandissant des papiers ; puis, du ton le plus bienveillant, il annonça à ses domestiques qu'il avait accompli leur désir, en prenant, pour le prochain tirage, un billet sur lequel il leur donnait deux dixièmes, tandis qu'il gardait les huit autres pour tenter aussi la fortune. Pareille déclaration fut accueillie dans la cuisine par une explosion de joie, accompagnée des plus hyperboliques bénédictions. Seul, le berger, un vieux à cheveux blancs, affirmant que celui qui prenait des billets avec des *messieurs*, "*espartaba la suerte*," littéralement "effrayait la chance" ce qui froissa tellement le marquis qu'il ne lui donna pas même un réal de part.

Cette nuit-là, le châtelain de Fuencar ne dormit pas aussi profondément qu'il en avait l'habitude depuis qu'il avait retrouvé ce toit protecteur ; des craintes égoïstes de vieux célibataires l'obsédaient et le tenaient éveillé ; l'avidité avec laquelle ses serviteurs avaient parlé de l'argent

qu'ils pouvaient gagner n'était pas faite pour lui plaire.

"Ces gens-là, se disait-il, n'attendraient que d'avoir la bourse pleine pour me planter là ; et quels projets ils formaient !... Céladon, le cocher a parlé d'ouvrir un cabaret... pour être son meilleur client, sans doute ! La vieille Donâ Rita (c'était la femme de charge) rêve d'établir une maison de pension..., et Jacinthe, mon valet de chambre ! il n'a rien dit, mais il regardait cette Pepa, la cuisinière, qui, certes, ne manque pas de grâce... Je jurerais qu'il projette de l'épouser !... Bah !" Et, ce disant, le marquis fit un tour dans son lit et ramena les couvertures pour prévenir certain courant d'air. "Somme toute, ajouta-t-il, que m'importe ! Nous ne gagnerons rien, et mes gens devront attendre pour s'enrichir ce que je leur laisserai par héritage." Peu après, le brave homme ronflait.

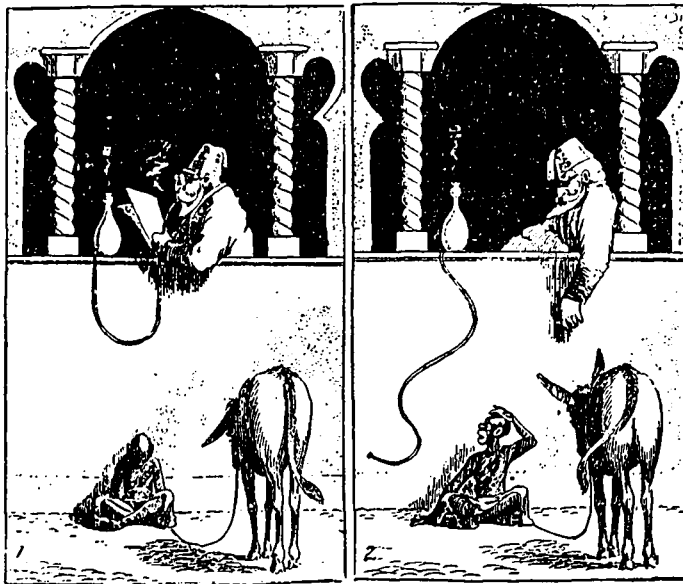
Deux jours plus tard, avait lieu le tirage de la loterie ; aussi Jacinthe, qui était un malin, s'arrangea-t-il pour être envoyé à la ville, chercher je ne sais quelle provision indispensable. La nuit tombait, il neigeait et, bien qu'il fût parti de bonne heure, le valet de chambre n'était pas encore de retour.

Les domestiques étaient réunis dans la cuisine comme toujours, quand ils entendirent enfin le galop d'un cheval, résonnant sourdement sur la neige molle ; et un homme, en qui ils reconnurent leur camarade Jacinthe, entra comme une bombe. Il était pâle, tremblant, et ce fut d'une voix étouffée qu'il prononça : "Le gros lot ! ! ! !"

En ce moment-là, le marquis assis dans son cabinet, les jambes abritées sous une épaisse couverture, fumait un havane, en écoutant son chapelain lui lire la politique dans le *Siglo futuro*.

LE PACHA, L'ESCLAVE ET SON ANE

(CONTE SANS PAROLES)



I

II

Tous deux interrompirent leur lecture, pour prêter l'oreille au bruit qui venait de la cuisine. Il leur sembla, de prime abord, que les domestiques se disputaient, mais au bout de quelques minutes, ils purent se convaincre que c'était non pas une querelle, mais des cris de joie, d'une joie si délirante que le marquis vexé, mais retenu par sa dignité, dépêcha son chapelain pour s'informer de la cause du bruit et imposer silence. L'envoyé fut promptement de retour et se laissant tomber sur un siège, s'écria hors d'haleine : "J'étouffe !" en arrachant son rabat et déchirant son gilet.

Le marquis vola à son secours, et pendant qu'il lui éventait la figure avec le *Siglo futuro*, il entendit cette phrase entrecoupée sortir ces lèvres du chapelain :

—Le gros... lot... Nous... avons gagné le..."

En dépit de ses infirmités, le gentilhomme bondit jusqu'à la cuisine et demeura stupéfait devant l'étrange scène qui frappait ses regards. Céladon et donâ Rita dansaient je ne sais quelle folle Cachucha, avec des sauts d'automates électrisés ; Jacinthe valsait avec une chaise,



III



IV



V



VI

PAS DE RÈGLE GÉNÉRALE SANS EXCEPTION

tandis que la cuisinière battait la poêle avec une cuiller, et que le majordome poussait des : " *Viva la Virgen !* " frénétiques, qui n'avaient rien d'humain. A peine aperçurent-ils le marquis, qu'ils s'élançèrent sur lui les bras ouverts, sans qu'il lui fût possible de parer le choc, se le lancèrent les uns aux autres comme une balle élastique, jusqu'à ce que, le voyant furieux, ils le lâchèrent sur le sol. Mais ce fut bien autre chose alors ; la cuisinière le prenant par la taille, bon gré mal gré, l'entraîna dans une danse vertigineuse, en même temps que le majordome, muni d'une bouteille, le poursuivait de ses offres, l'assurant que le vin était exquis, et Dieu sait s'il l'avait dégusté !

Dès que le marquis put se dégager à son aise, que pour soulager sa bile en contant à son chapelain la hardiesses incroyables de ses gens. A sa grande surprise, il vit le saint homme s'envelopper dans sa cape et enfoncer son chapeau sur la tête :

" Où allez-vous, grand Dieu, don Callixte, où allez-vous ? "

Avec sa permission, don Callixte allait à Séville voir ses parents, leur communiquer la nouvelle, et aussi toucher sa part du billet, quelques mille duros.

" Alors vous me laissez... Et la messe, et... "

Soudain apparut à la porte le profil aigu du valet de chambre. Si M. le marquis le voulait bien, il partirait aussi, pour prendre sa part du dixième. Le marquis se fâcha assurément qu'il fallait avoir le diable au corps pour s'aventurer dehors à cette heure-là et avec un pied de neige, encore ! A quoi don Calixte et Jacinthe répondirent d'une seule voix que le train passait à minuit à la station voisine, et qu'ils iraient à pied jusque là.

Le marquis ouvrait déjà la bouche pour dire : " Jacinthe restera parce que j'ai besoin de lui, quand s'encadra dans la porte la face rubiconde du cocher, qui, avec une joie insolente, venait prendre congé de son maître.

" Et les mules ? vociféra ce dernier, et la berline ? Qui les conduira, voyons ? "

— Celui qui plaira à Votre Seigneurie ; car moi je quitte le métier, répondit le cocher et, tournant le dos, il abandonna la place à donâ Rita qui entra, non timide et modeste, selon son habitude, mais les vêtements en désordre, brandissant radieuse un trousseau de clefs.

— Votre Seigneurie saura, expliqua-t-elle, que celle-ci est celle de la lingerie ; cette autre, celle de l'office ; celle-là...

— Allez au diable, avec tous vos pareils, sorcière de l'enfer ! Vous voulez que ce soit moi à présent qui distribue le lard ou les *garbanzos* (pois-chiches) ? Allez au d... "

Donâ Rita n'entendit pas la fin de l'imprécation ; car elle sortit en criant suivie des autres

AU CONTRAIRE, TRÈS MALADE



Le patron. — Clément, tu m'as demandé congé hier pour cause de maladie, et je t'ai vu aux courses en excellente santé.

Le commis. — C'est que monsieur ne m'a pas vu dans le bon temps. Ce que j'ai été malade quand mon cheval a été battu !



I
(La règle.)

M. Cassenet. — Encore cinq minutes en retard, ce matin ! Une piastre d'amende. Il faut que vous appreniez que l'exactitude est le premier des devoirs

II
(L'exception.)

M. Cassenet. — C'est vrai que j'avais promis au caissier de payer ce billet aujourd'hui ; mais je suis mal pris. Demandez-lui qu'il le renouvelle à trois mois.

domestiques et du maître lui-même qui, hors de lui, la pourchassait à travers les corridors. Dans la cuisine il fut sur le point de les atteindre, mais, craignant le froid il n'osa s'aventurer dans la cour. À la lueur de la lune qui argentait la neige, le marquis vit ses gens s'éloigner ; don Callixte en tête, puis Céladon et donâ Rita et enfin, Jacinthe à côté d'une ombre, qu'il reconnut être la cuisinière... Pepita aussi ?..

Le marquis embrassa du regard la cuisine abandonnée et, près du foyer éteint, il put encore entendre les ronlements sonores du majordome, étendu sur le sol, ivre-mort.

Le lendemain, le berger, celui qui n'avait pas voulu " espantar la suerte, " prépara à son maître un mets rustique de son pays ; et, grâce à lui, le seigneur de Fuencar put manger chaud le premier jour où il s'éveilla millionnaire.

Millionnaire ! après avoir pesté, maugrée contre ces gens de rien à qui une fortune insignifiante avait subitement tourné la tête, le seigneur de Fuencar arrêta ses réflexions sur ce simple mot : *Millionnaire !*...

Il me paraît inutile de décrire la somptueuse demeure du marquis à Madrid ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il prit un cuisinier dont les élucubrations étaient autant de poèmes gastronomiques. On dit que les talents de cet artiste, par trop appréciés par son maître, furent pour beaucoup dans la maladie qui le conduisit à la tombe. Nonobstant, je crois que la chute qu'il fit, le jour où s'emballèrent ses magnifiques chevaux anglais, fut la véritable cause de sa mort, arrivée peu de temps après son installation dans la rue Alcalá.

En ouvrant le testament du marquis on vit, non sans surprise, qu'il laissait toute sa fortune au berger de Fuencar. EMILIA PARDO BAZAN.

LA PEUR



E n'ai jamais aimé la chasse à l'affût : j'apprécie peu le plaisir d'assassiner d'un coup de fusil à bout portant un animal sans méfiance. Je regarde ces pratiques comme indignes du vrai chasseur ; il y a, pour moi, autant de différence entre elles et la chasse de jour qu'entre la guerre et le meurtre.

En outre, l'affût est pour moi un véritable supplice : n'étant pas doué des nerfs spéciaux des Gérard, des Bombonel, (ou des Tartarins), l'immobilité que l'on doit y garder, dans des positions mal

commodes, me donne rapidement des attaques de danse de St-Guy. J'ai beau me crier intérieurement, comme l'illustre Turascomais : Du sang froid ! du calme ! j'ai besoin de remuer tantôt un bras, tantôt les pieds, tantôt la tête, si bien que mon gibier se garde de passer à portée de mon arme. A de rares exceptions près, j'ai toujours été bredouille. Cependant, dans l'espérance de voir une belle pièce ou de détruire un fauve trop méfiant, j'ai quelquefois passé mes nuits à l'affût : la dernière des équipées de ce genre m'a enfin, dégoûté totalement de ce genre de sport.

Deux Kabyles, chasseurs de profession vinrent me prévenir qu'un énorme sanglier, tout blanc de vieillesse, disaient-ils, ravageait les jardins de la tribu ; qu'en vain, ils avaient poursuivi la bête, qu'ils l'avaient tirée à bonne portée, et eux, qui ne manquaient jamais leur coup, n'avait pu l'arrêter. C'était à leur dire un véritable prodige, un animal marabout ! Ils avaient bien visé et pourtant le solitaire n'avait même pas daigné les regarder ; il s'était ébroué, en trotinant ni plus ni moins fort qu'avant les coups et à quelques pas de là, rencontrant une vieille femme portant de l'herbe, l'avait décosue proprement.

L'affût ne leur avait pas mieux réussi ; le sanglier était arrivé dans la brousse à côté d'eux, mais il les avait sentis et s'était éloigné sans passer à découvert. Et tous les soirs, sans souci des coups de feu, il venait au même endroit, ravager les citrouilles et les pastèques et se régaler de quelques épis de bechna. Le plomb qui devait le tuer n'était pas encore fondu !

Peu convaincu de l'invincibilité et de la sainteté du monstre, je résolus de l'affûter et de démontrer à mes chasseurs qu'il n'est pas de chitune ni de marabout qui tienne devant une balle bien ajustée.

Le soir même, je mettrai par terre le solitaire, la lune étant nouvelle se levant tard, se couchant tôt, et je reviendrais à l'aube m'étendre dans mon lit avec la satisfaction de la victoire.

Je m'installai dans un bois de chênes zéens formant une haute futaie assez serrée, parsemée de petits buissons de bruyères et d'arbusiers : la trace faite par l'animal venant du haut de la montagne pour gagner les jardins était nette comme une grande route ; il devait y passer chaque soir, y repasser le matin.

Blotti dans une belle touffe, à petite portée, j'attendis en vain pendant six heures, gardant presque l'immobilité, tellement j'avais le désir de débarrasser le pays du vieux fauve : il fut plus malin que moi et ne vint pas.

La lune se cacha derrière les collines boisées et, brusquement, l'obscurité devint profonde. Je jetai, très dépité mon fusil sur l'épaule et, m'é-

tant longuement étiré, je me dirigeai en maugréant vers mon lit, en adressant mentalement au sanglier marabout, toutes les injures du chasseur bredouille au gibier absent.

J'avais à peine fait quelques pas que je m'arrêtai très ému : dans le silence de la nuit, qu'à peine rompait le bruit de mes pieds chaussés de sandales qui glissaient dans l'herbe sèche, j'avais entendu un sussement, semblable à celui qui produit un corps souple roulant dans les feuilles mortes. J'écoutai un bon moment : plus rien ! je repris ma marche lente, pensant m'être trompé.

De nouveau le bruit étrange se fit entendre, très net.

Pour le coup, c'était trop fort ! j'étais évidemment suivi, mais par qui ? Faisant sauter dans mes mains le fusil que j'avais sur l'épaule, je fis craquer les batteries en élevant la voix : "Est-ce toi, Ali ?" si je, croyant à une plaisanterie d'un des chasseurs, coutumier du fait, et qui avait peut-être, comme moi, affûté sans succès le sanglier diabolique.

Personne ne répondit.

Je me remis en route, l'oreille au guet, comptant que je n'aurais plus à m'inquiéter d'un fauve, qui aurait fui à mes paroles, ni d'un malfaiteur qui devait me savoir sur mes gardes.

Chose bizarre, le bruit se reproduisit toujours tout près et derrière moi. Je fis quelques pas très rapides et vivement me retournai ; la nuit était trop obscure, la broussaille trop dense, je n'aperçus rien.

Il me vint alors à l'idée que j'avais à ma suite une panthère, c'était sa présence qui, probablement, avait empêché mon sanglier d'accomplir ses promenades nocturnes.

Cette idée, je l'avoue, me fit passer un froid dans le dos ; comment, dans cette obscurité me défendre de la bête qui m'épiait sans doute et devait être de belle taille pour avoir mis en fuite le monstreux solitaire.

J'étais presque inévitablement perdu si elle attaquait. Décidé à me défendre énergiquement, je tirai de ma poche un long couteau catalan, affilé comme un rasoir, cadeau de mon frère (le fusil dans l'ombre devenait en effet plus inutile qu'un bâton), serrant l'arme dans la main droite, je m'adossai à un gros chêne pour ne pas être pris par derrière, mode d'attaque familier aux félins. Pas un souffle ne se fit entendre dans le calme de l'atmosphère.

Je restai assez longtemps contre mon arbre, dans un état d'esprit inexplicable, en proie à la rage et à la peur.

Enervé de mon attente vaine, désireux de hâter le dénouement et de précipiter l'attaque du fauve, je m'accroupis : je savais que la panthère, qui redoute l'homme debout, se jette facilement sur une personne courbée, ou couchée. Je serrais follement mon couteau, les yeux dilatés pour mieux voir et rien ne vint. Je me sentis envahir d'une crainte mystérieuse ; les histoires kabyles seraient-elles vraies ? Est-ce qu'il y a véritablement des génies malfaisants habitants des forêts ? Y a-t-il vraiment des animaux marabouts ?

J'essayais de me moquer de moi-même et de mes craintes sans y parvenir. Influence du milieu, pensais-je : c'est la solitude, la voûte sombre des bois qui m'opresse.

Fuyons vers les prairies, vers la clarté.

Je courus en bondissant par dessus les cystes mûrs et soudain, paralysé, je m'arrêtai. Le froufrou inexplicable m'avait suivi ! La bête n'était pas découragée ; elle me guettait, me suivait, allait me prendre traîtreusement par derrière.

Mais, j'y suis, pensais-je ; ce n'est pas un fauve, ce n'est point la course nette et trottinante d'un sanglier, le pas de velours d'une panthère, c'est le glissement d'un serpent. Mais quel serpent ? il doit être énorme, pour faire un bruit pareil, car les reptiles, même de forte taille, rampent sans froisser un brin de mousse. Est-ce un de ces monstres que jadis l'Afrique vomissait de ses flancs ? un python ? le boa de Régulus ?

Je devenais fou ! je me rappelais que les Kabyles disaient aux vieillés, avoir connu des gens qui avaient rencontré de ces monstres Où ? on ne savait trop. Ils ne les avaient pas vus eux-mêmes, mais c'était une histoire vraie, affirmée par des gens dignes de foi ! Ces balivernes tournaient

dans ma cervelle et y prenaient corps. Néanmoins, secouant ma torpeur lâche, encouragé par la clarté relative de la lisière de la forêt, je fis, essayant de me raisonner, quelques pas encore.

La bête fit de même, sur mes talons.

Une bouffée de chaleur me monta à la tête, en même temps que mes dents claquaient, que mes reins se raidissaient sous un frisson d'angoisse.

Je pivotais automatiquement, les doigts brisés à force de serrer mes armes ; je regardais d'abord à hauteur d'homme, sans rien voir, puis ce que je n'avais encore osé ni songé de faire, j'abaissai mes regards vers la terre... Horreur !

La bête était là !...

D'un brun livide, son corps gisait immobile dans les herbes brûlées ; je distinguais les contours cylindriques de ses anneaux, sans apercevoir pourtant la tête : Elle était de la grosseur de la cuisse, longue, longue, se perdant dans une touffe de cyste... Voilà l'ennemi !... Jetant mon fusil, d'un bond fou, sautant en hauteur pour éviter la gueule cachée du monstre, je me ruai sur le corps... Ma lame, tenue à deux mains, entra dans un objet mou, flasque et comme rugueux ; le coup fut tel que le manche suivit le fer... D'un autre bond énorme, je me retournais pour m'enfuir, laissant mon couteau perdu dans la blessure.

Non, je vivrais mille années que je n'oublierais jamais la sensation horrible qui suivait. Enlacé par un repli, qui m'étreignait les reins et l'estomac, je fus rudement jeté en arrière. Rien ne saurait rendre l'épouvantable peur qui me saisit en cet instant si court que dura ma chute.

Ma tête porta sur un roc aigu et je m'évanouis : pourtant, idée atroce ! j'eus le temps de songer : "Je suis sans défense, la bête est là ! elle va m'enlacer de ses replis visqueux, m'engloutir, me digérer demi-vivant !..."

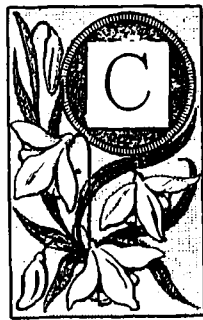
* *

Quand je m'éveillai, la tête endolorie du choc reçu, il faisait petit jour. Surpris d'être encore de ce monde, je regardai peureusement derrière moi : Ma longue ceinture de laine rouge, presque toute déroulée, gisait, percée de part en part par mon couteau, entré jusqu'à disparaître dans la terre dure. C'était là la bête monstrueuse qui m'épiait, qui m'avait suivie, glissant sur l'herbe, puis m'avait jeté à terre, lorsque, fixée au sol par l'alarme, elle m'avait retenu dans ma course insensée, par ses derniers enroulements !

C'est égal, j'ai eu trop peur ! on ne m' reprendra plus ! Vive le grand soleil et méfions-nous des sangliers marabouts !

BOU-YANÈS.

LE FILS ADOPTIF DU 3^e CHASSEURS



ÉTAIT en 1881. Le 3^e chasseurs à cheval était au camp à Châlons ; il était cantonné dans une série de villages. Le 2^e escadron occupait Cuperly, et c'était chaque jour, dans les petites rues du hameau, le va-et-vient des soldats, mêlant leur gaieté bruyante et "bon enfant" au sympathique accueil des habitants.

Parmi les plus empressés autour d'eux, les chasseurs avaient remarqué un petit malheureux d'une douzaine d'années, à la physionomie intelligente, mais pieds nus, presque déguenillé.

Chaque jour, il attendait le retour de l'escadron, parfois, même, il allait au-devant de lui, très loin, vers le lieu des manœuvres. Quand les cavaliers descendaient de leur monture, il tournait autour d'eux, s'ingéniait à les aider ; il avait sa place marquée à la "popote", dont la meilleure part lui était réservée. Tous le connaissaient, officiers et soldats.

D'où venait-il ? On ne savait au juste. Les gens du pays disaient que c'était un petit vagabond ; à la vérité, ses parents ne s'occupaient pas de lui. Il avait poussé à la diable, à travers champs, vi-

vant de l'air du temps et d'un morceau de pain donné dans les fermes, couchant dans les granges, pas peigné, pas vêtu.—un vrai petit sauvage. Les chasseurs avaient eu pour lui un attrait tout-puissant : jamais on ne l'avait accueilli et choyé de la sorte ; aussi ne quittait-il plus les soldats.

* *

Après les manœuvres, tous les régiments amassés autour de Châlons regagnèrent leurs garnisons. Au moment du départ des chasseurs, l'enfant se montra tout triste, il disait aux soldats : — Emmenez-moi !

Un enfant ne s'emporte pas comme cela dans une poche ! Toutefois, les chasseurs étaient peints de laisser là ce pauvre petit. Qu'allait-il devenir ? En l'abandonnant, ne le condamnerait-on pas à continuer sa vie errante, à devenir un mauvais sujet ? Il y avait là un acte de sauvegarde à accomplir.

Quelques soldats allèrent trouver le capitaine et lui dirent :

— Laissez-nous prendre le petit avec nous.

Le capitaine y consentit. Le petit vagabond fut placé sur l'un des fourgons... et en marche !

— Je savais bien que vous ne me chasseriez pas ! s'écria l'enfant.

C'est à Amiens que le 2^e escadron du 3^e régiment de chasseurs à cheval tenait garnison. Tout d'abord, le petit—qui s'appelait Auguste Beuzart—fut logé dans la chambre des fourriers et nourri à la cantine. Mais cette existence ne pouvait durer ; il fallait assurer le sort de celui qu'on avait adopté ; le choyer n'était point suffisant ; on devait s'occuper de son éducation et par là, de son avenir.

Le moyen pratique d'assurer la durée de leur bonne action fut que tous les cavaliers, à chaque prêt, y consacraient un sou, les brigadiers, deux, les sous-officiers, quatre. Si l'on songe que les soldats ont eux-mêmes à peine le nécessaire, ce prélèvement équivalait à un vrai sacrifice. Je dois ajouter que les officiers voulurent s'associer à l'œuvre charitable des soldats.

Auguste Beuzart fut placé en pension.

Au bout de la première année, quand, couvert de lauriers,—car l'enfant avait fait honneur à ses protecteurs et il était devenu un excellent élève,—quand il revint à la caserne, sa maison paternelle, le capitaine fit rassembler tout l'escadron en grande tenue. C'était fête de recevoir le petit collègue ! L'enfant, dans le cercle des soldats, lut alors un petit compliment gentiment tourné, où il remerciait ses chers et grands camarades de ce qu'ils avaient fait pour lui et promettait de continuer tous ses efforts pour s'en rendre digne.

Cinq années se passèrent. Le 2^e escadron alla d'Amiens à Abbeville ; bien des soldats étaient partis, bien d'autres étaient entrés au service : Auguste Beuzart était toujours l'enfant adoptif. Officiers et soldats avaient pour lui le même attachement ; les nouveaux arrivés avaient le cœur à la hauteur de leurs devanciers ; ils apprenaient de leurs camarades que l'escadron avait un enfant dont il était fier et le sou du prêt fut toujours versé avec la même régularité.

Enfin, Auguste Beuzart atteignit ses dix-huit ans. Ce jour-là, il signa son engagement volontaire. Revêtu de l'uniforme tant désiré,—le dolman bleu et le pantalon rouge, image pour lui non seulement de la patrie, mais de la famille,—il fut incorporé à son cher 2^e escadron. A cette occasion, le colonel adressa un ordre du jour au régiment. Après avoir rappelé brièvement les faits, il félicita en un fier langage tous les hommes du 2^e escadron de s'être unis dans une bonne œuvre et d'avoir eu cet honneur de former un homme et un soldat.

Le 3^e chasseurs a des noms de batailles inscrits sur son étendard, souvenirs de gloire qui sont la fierté du régiment. Recueillir un enfant, l'adopter, l'élever et le recevoir dans ses rangs, cela n'est pas fait pour déparer un tel passé. Et l'on peut prédire à l'avance que les belles actions seront faciles, dans l'avenir, à ceux qui savent si bien accomplir une bonne action.

Aujourd'hui l'enfant est devenu le colonel du régiment.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XII. — L'ARRIVÉE.

(Suite)

Cette fenêtre donnait sur l'avenue, longue d'une demi-lieue, qui, depuis la grande route, conduisait au château.

A mi-chemin, à peu près, on voyait un cavalier qui s'avavançait, au pas de son cheval, dans la direction du château.

La distance ne permettait point de se rendre compte des traits de ce cavalier.

Réginald secoua doucement la tête.

—Chère fille,—dit-il,—es-tu bien sûre de ne point te tromper ? es-tu bien sûre que ce soit là ce brave jeune homme ?

—Ah !—s'écria Marguerite avec une indéfinissable expression,—si j'en suis sûre ! . . .

—Mais, il est impossible que, d'ici, tu distingues le visage de ce cavalier . . .

—N'importe, je le reconnais . . .

—Tu le reconnais ?

—Oui.

—Mais, à quoi ? . . .

—Je ne pourrais le dire . . . car je ne le sais pas . . . mais je le reconnais . . .

—Enfin . . . — murmura Réginald avec un peu d'incrédulité,—tout à l'heure, nous verrons bien . . .

—Oui, mon père,—répondit Marguerite,—vous verrez . . . vous verrez, si je me trompe . . .

—Voilà qui est singulier,—poursuivit le vieillard ; — car enfin, moi, dont les yeux distinguent dans la nue le faucon ou l'épervier, alors qu'ils ne paraissent encore qu'un point noir presque imperceptible, je vois au milieu de l'avenue un homme à cheval, sans doute ; mais, quand bien-même ce serait mon frère ou mon fils, je ne pourrais me vanter de le reconnaître . . .

Réginald et Marguerite avaient raison tous deux.

Marguerite était dans le vrai.

Le vieillard ne se trompait point.

A une semblable distance les yeux du corps étaient insuffisants, mais c'était avec ceux du cœur que Marguerite reconnaissait le nouveau venu.

La jeune fille n'avait point quitté la main de son père.

Elle l'entraîna hors du salon et le conduisit en haut de cet escalier, formant terrasse, qui dominait la cour d'honneur.

En ce moment, Denis, dont le regard perçant distingua deux êtres animés sur la plus haute marche du perron du château, mit son cheval au galop.

Cette allure rapide grandit le cavalier comme par enchantement. Bientôt ses traits et les détails de son costume devinrent parfaitement distincts.

Alors, Marguerite, qui sentait battre violemment son cœur dans sa poitrine émue, s'écria, avec un accès de joie et de triomphe : — Eh bien, mon père ! eh bien, vous voyez !

—C'est donc bien lui ?—demanda Réginald.

—Oui, c'est lui, mon père ! . . . c'est bien lui !

Cependant Denis avait franchi le reste de la distance qui le séparait des premières marches du perron.

Il arrêta son cheval avec toute la grâce d'un cavalier accompli, il sauta légèrement à terre, et, jetant la bride sur le cou de sa monture, il mit le chapeau à la main et s'inclina profondément devant le baron, qui, de son côté, venait à sa rencontre.

—Monsieur le baron,—dit-il,—j'espère que vous excuserez la liberté que je prends de me présenter ainsi chez vous, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, mais . . .

Denis ne put en dire davantage

Réginald l'interrompit vivement.

—Vous excuser ! . . . — s'écria le vieillard,—vous excuser d'être ici, chez celui qui vous doit plus que la vie ! . . . Ah ! mon enfant, mon fils . . . vous voyez bien que mes bras vous sont ouverts, et que mon plus ardent désir est de pouvoir vous presser contre mon cœur . . .

Et, en effet, le baron s'avavançait vers Denis, les bras tendus. Le vieillard et le jeune homme s'unirent dans une étreinte affectueuse.

Le prétendu chevalier de Navaille s'inclina ensuite devant Marguerite, dont une vive rougeur vint colorer le front et les joues.

—Ah ! monsieur ! . . . — murmura-t-elle,—pourquoi, quand je vous suppliais, m'avoir si longtemps refusée ? Mais enfin, puisque vous êtes venu . . . puisque vous voilà . . . je vous pardonne le chagrin que vous m'avez fait.

Denis saisit la petite main de la jeune fille et la porta à ses lèvres avec l'expression d'une émotion passionnée.

—Mon ami . . . mon enfant . . . —dit Réginald en s'adressant à Denis,—vous devez avoir besoin de vous reposer . . . vous avez faim peut-être. Venez avec moi dans ce château, qui, désormais, est le vôtre aussi bien que le mien.

Et, tout en parlant ainsi, le vieillard faisait un mouvement pour remonter avec son hôte et avec sa fille les marches du perron.

Mais voici que soudain les deux grands lévriers qui avaient accompagné leur maître, et qui se tenaient un peu en arrière, hérissèrent leur poil, firent entendre un sourd grondement, et montrèrent au jeune homme une double rangée de dents très blanches et menaçantes.

—Arrière, Pluton ! . . . arrière, Phanos ! . . . —cria Réginald irrité ; — qu'avez-vous donc fait de votre instinct, méchants animaux ! Ne voyez-vous donc pas qu'il ne faut point gronder et montrer les dents contre l'ami qui m'accompagne mais ramper devant lui et lui lécher les mains en signe d'affection et de reconnaissance ?

Pluton et Phanos ne tinrent aucun compte de cette admonition. Leur grognement sourd se changea en hurlement rauque, et ils n'adoucirent point l'étincelle de leurs yeux farouches.

—Monsieur le baron,—dit Denis avec un sourire un peu contraint,—décidément je suis suspect à vos deux beaux lévriers !

—Ah !—répliqua M. de Kergen,—c'est bien étrange, et je n'y comprends rien ! Pour la première fois de ma vie, je vois en défaut l'admirable instinct des chiens de cette race ! . . . Allons, au chenil, vilaines bêtes ! . . .

Et le baron accompagna ces dernières paroles d'un violent coup de pied envoyé à chacun de lévriers.

Pluton et Phanos, ainsi maltraités, s'enfuirent ; mais ils continuèrent, de loin, à hurler d'une façon sinistre.

—Ma vieille nourrice disait que c'est un présage de mauvaise augure . . . —murmura Marguerite, attristée, malgré elle, au milieu de sa joie.

XIII. — L'INCENDIE.

Le moment serait arrivé de tracer les lignes riantes d'un tableau doux et frais. On devine que nous voulons parler des bucoliques amours de Denis Poulaillet et de la charmante et naïve Marguerite de Kergen.

Mais à quoi bon ? A peine aurions-nous ébauché les premiers plans de ce tableau gracieux, que nous verrions d'une façon subite les couleurs de notre palette s'assombrir et l'Idylle tourner au drame. Contentons-nous donc d'un précis historique tracé rapidement et avec toute la sécheresse des classiques petits ouvrages du révérend père Lorique.

Nous le savons depuis longtemps, Denis aimait Marguerite.

De son côté, la jeune fille avait donné tout son cœur et toute son âme à celui qu'elle croyait être le chevalier Raoul-Hector de Navailles.

Comment ne l'aurait-elle pas aimé ! N'était-il pas jeune et beau, et brave, et dévoué ? Ne lui avait-il pas sauvé la vie ?

Enfin,—et nos lecteurs en conviendront sans peine,—Denis Poulaillet, sous son éclatant pseudonyme, se présentait dans les meilleures de toutes les conditions requises pour être un véritable héros de roman.

Quand au vieux baron de Kergen, il était le spectateur tranquille et souriant de cette églogue.

Dans son cœur il appelait déjà son fils celui qui avait été le sauveur de sa fille chérie.

Rien au monde, d'ailleurs, ne pouvait exciter sa méfiance ou faire naître quelques soupçons à l'endroit de Raoul de Navailles. Lors d'un voyage en France, qui remontait à des années déjà bien éloignées, il s'était trouvé en rapport avec plusieurs membres de la maison de Navailles, qu'il savait riche, considérée, et sur un fort bon pied à la cour.

Le baron ne pouvait donc considérer que d'un œil favorable une alliance avec les Navailles.

Sans aucun doute, son premier soin aurait dû être d'aller à Paris, où il avait conservé quelques relations, et de demander des renseignements étendus sur le compte du chevalier Raoul ; mais nous le répétons, le bon vieillard était complètement aveugle par la reconnaissance qu'il avait vouée au jeune homme et par la sympathie qu'il ressentait pour lui.

Denis, d'ailleurs, n'avait tenté encore aucune démarche officielle, et, depuis deux semaines, il habitait le château de Kergen, sans avoir fait une seule ouverture au baron, relativement à ses désirs et à ses espérances.

Ses espérances avons-nous dit.

Qu'espérait-il ? que pouvait-il espérer ?

Denis, nous l'affirmons, ne le savait pas lui-même d'une façon bien distincte, dans les premiers moments.

Il y avait autour de Marguerite une atmosphère de si angélique chasteté, que la pensée d'un enlèvement ne se présentait même pas au jeune homme.

Un mariage ?

Denis rejeta d'abord cette idée comme inacceptable ; mais, peu à peu, il y revint. Que fallait-il, en effet, pour qu'une union fût possible entre Marguerite et lui ? Eh ! mon Dieu, soutenir jusqu'au bout ce rôle qu'il avait commencé à jouer ; continuer à porter ce nom et ce titre d'emprunt qu'il avait revêtus.

N'était-ce pas facile ?

Restaient des difficultés matérielles : les papiers de famille, les actes de propriété qu'il lui faudrait produire.

Mais pour le capitaine des gentilshommes de grand chemin, ceci n'était que bagatelle, et toutes les grandes villes d'Allemagne recélaient des faussaires assez habiles pour lui procurer, à prix d'or, les actes et les parchemins qui lui manquaient.

Lorsque Denis eut calculé les chances bonnes ou mauvaises du plan que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, et quand il eut compris que presque toutes ces chances étaient en sa faveur, il eut comme un éblouissement.

Il se vit le mari d'une femme jeune et charmante qu'il aimait et de laquelle il était aimé.

Il se vit le maître d'une dot considérable, l'héritier futur d'une magnifique fortune.

Lui, dont nous connaissons les instincts aristocratiques, il allait vivre d'une nouvelle vie, celle qu'il avait toujours rêvée, et s'incarner pour ainsi dire en un véritable gentilhomme.

Adieu à son existence aventurière d'autrefois ! Adieu aux chevaliers du poignard, ses soldats, ses complices !

Denis Poulailler, le fin bandit, n'avait jamais existé ! . . . Raoul de Navailles, l'élegant seigneur français, n'avait jamais cessé de vivre.

L'essentiel, pour Denis, était de faire perdre complètement sa trace à ses anciens compagnons afin d'éviter qu'ils ne vinsent un jour réclamer leur part de l'heureuse fortune échue à leur vaillant capitaine.

Rien n'était plus simple que d'arriver à ce résultat.

Une fois son mariage décidé, Denis retournerait pour quelques heures à Falkenhorst, afin de se munir de tout l'or qui composait sa fortune, et qu'il avait déposé dans une cachette introuvable. Ensuite il quitterait de nouveau ses compagnons, en investissant Roncevaux de l'autorité absolue, d'une façon définitive, et en annonçant qu'il allait jeter en France les premiers fondements d'une opération gigantesque.

Aussitôt après l'accomplissement du mariage, Denis comptait voyager pendant plusieurs années.

Ajoutons qu'il se promettait bien, avant son départ, de mettre la police allemande sur la voie des gentilshommes de grand chemin, et cela par des avis anonymes, si clairs, si pressants, si détaillés, que, vraisemblablement, aucun homme de la bande n'aurait la chance d'échapper aux recherches. La roue et le gibet en feraient ensuite bonne et prompt justice, et Denis se trouverait ainsi délivré d'un souci grave.

On voit combien ce petit plan, sagement conçu, offrait de chances de succès, et comment notre héros, dans ses projets d'avenir, ne mentait ni à ses antécédents ni à son caractère bien connu.

Maintenant, reprenons notre récit, un instant interrompu par les pages qui précèdent.

Une nuit, vers les deux heures du matin, les habitants du château de Kergen furent tout à coup réveillés par un grand bruit. Les domestiques allaient et venaient dans les corridors avec des exclamations confuses. On entendait dans la cour des pleurs et des gémissements. Denis et le baron furent sur pied en même temps l'un que l'autre et se rencontrèrent dans le vestibule.

—Monsieur le baron, — demanda le jeune homme, — qu'y a-t-il donc ?

—Nous allons le savoir. . . —répondit Réginald en faisant quelques pas vers la cour.

Plusieurs domestiques, portant des torches et des flambeaux, étaient rassemblés autour d'une jeune fille à peine vêtue, les cheveux épars, les pieds nus et ensanglantés.

A demi renversée en arrière, et adossée aux premières marches de l'escalier, elle sanglotait, elle se tordait les bras, et donnait les signes équivoques de plus violent désespoir.

Tout le monde la questionnait à la fois, et c'est à peine si on pouvait lui arracher quelques réponses incohérentes.

Le baron s'approcha de cette jeune fille, qui à sa vue, fit un effort pour se lever, mais se laissa retomber presque aussitôt.

—Dieu me pardonne ! s'écria le baron au bout d'un instant, mais c'est la petite Roschen.

—Oui. . . monsieur le baron, c'est elle, — répondirent dix voix à la foi.

—Eh bien, Roschen, mon enfant, — demanda vivement Réginald, — que faites-vous donc ici, à cette heure et dans cet état ?

La jeune fille entr'ouvrit les lèvres, mais des sanglots lui coupèrent la parole.

Cependant elle finit par murmurer, d'une façon à peine distincte : —Mon père ! mon pauvre père !

—Lui serait-il arrivé quelque chose ? —s'écria le baron.

—Roschen se tordit les mains avec un redoublement de désespoir et ne put que balbutier ce mot sinistre : —Mort !

—Mort ! — répéta Réginald avec épouvante et avec stupeur.

—Assassiné. . . monsieur le baron. Ils l'ont assassiné !

—Quand ?

—Il y a une heure.

—Où ?

—Dans notre maison en feu.

—Roschen, est-ce possible ? Il me semble en vous écoutant que je fais un mauvais rêve.

—Je l'ai vu. . . je l'ai vu se débattre, lutter, tomber, mon pauvre père ! Il s'est défendu comme un vieux soldat qu'il était, et moi je l'aidais de mon mieux, mais ils étaient les plus forts, ces hommes ; ils étaient nombreux, ils étaient armés, ils ont tué mon père !

—Ces hommes, Roschen ! Ces hommes ! Au nom du ciel, de quels hommes parlez-vous ?

—Des brigands vêtus de noir et masqués, qui, au moment où nous dormions, ont forcé les portes de notre pauvre maison. Tenez, monsieur le baron, regardez là-bas ; voyez-vous comme le ciel est rouge. Eh bien, c'est l'incendie, c'est le feu qui dévore la demeure et le corps de mon père !

En ce moment, la jeune fille fut saisie d'une crise nerveuse tellement violente, qu'elle se débattit dans d'horribles convulsions.

—Des chevaux ! —cria Réginald, — des chevaux et des armes ! A cheval ! tout le monde à cheval !

Les domestiques se précipitèrent en désordre du côté des écuries pour obéir aux ordres de leur maître.

XIV. — LES BANDITS.

Quelques minutes suffirent aux valets pleins de zèle, et éperonnés d'ailleurs par la gravité de la situation, pour amener devant le baron cinq ou six chevaux tout sellés.

D'autres domestiques apportèrent des pistolets qui furent placés dans les fontes, et des épées que le baron et son hôte attachèrent à la hâte autour de leur taille.

Ensuite Réginald se mit en selle avec toute la légèreté d'un jeune homme, et, suivi de Denis et de quelques valets, il lança son cheval au grand galop dans la direction de cet incendie, dont les rouges lueurs embrassaient à l'horizon le ciel noir.

La vitesse de cette course était si grande qu'aucune parole ne fut échangée chemin faisant.

Denis se sentait en proie à une vague inquiétude.

Instinctivement, il lui semblait deviner que les chevaliers du poignard ne devaient point être étrangers à ce qui se passait. Or, leur présence en cette contrée aurait été pour lui du plus fâcheux augure.

La maison de Frank Ritter, le père de Roschen, était située à un peu plus d'un quart de lieue du château de Kergen, dont elle se trouvait séparée par une colline boisée.

Aussitôt que cette colline fut franchie, la maisonnette en feu apparut comme une fournaise ardente. Déjà le toit s'était effondré. Les quatre murailles encore debout servaient de foyer à l'incendie, et des gerbes de flammes montaient vers le ciel avec des myriades d'étincelles.

(A continuer.)

Montréal, 19 Janvier 1891. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M.D. *Mon cher Monsieur.*—Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements. Votre tout dévoué, C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

Montréal, 12 Janvier 1891.—Je soussigné, certifie que ma femme tousait depuis six ans et mon enfant, âgé de quatre ans, depuis sa naissance. Tous deux ont été parfaitement guéris par l'usage de deux flacons du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette.—ADOLPHE LEMAY, 863 rue St-Denis, Côteau St-Louis, conducteur boulanger chez Stuart & Herbert, No. 1010 Rue Rivard.

Montréal, Décembre 1890.—J'ai déjà eu occasion de me servir de diverses préparations à la thérébenthine et je m'en suis toujours bien trouvée dans les affections des bronches et de la gorge. J'ai dernièrement administré à plusieurs de mes enfants du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette, et en ai obtenu des effets prompts et remarquables, surtout dans les cas de toux croupale. Mme Recorder B. A. T. DE MONTIGNY.

JE SUIS PROPRIÉTAIRE!



DEPUIS quelque temps, je me produis un effet tout drôle. Je me tâte, je m'examine pour savoir si je suis bien moi, et si quelque Rotschild ne s'est pas glissé dans ma peau, pour remplacer le pauvre gueux que j'étais naguère.

Figurez-vous que je suis devenu propriétaire!... Un *vil proprio*, comme dit mon ami Grégoire, en me regardant avec mépris. J'ai acheté un morceau de terrain, grand comme un mouchoir de comère et qui se trouve à la porte du Jardin d'Essai.

Dame! ce n'est pas aussi vaste que le monde; quand on a fait quatre pas, on est arrivé aux extrêmes frontières de mon territoire; mais, cela importe peu, je savoure, tout comme un grand capitaliste, les émotions du propriétaire; CE SOL EST A MOI! à moi ce nélier du Japon qui a l'air d'un balai fiché en terre; à moi ces touffes de chiendent rampant sur le sol comme des nids de couleuvres; à moi ces douze bambous qui frissonnent quand passe la brise.

J'ai le droit de prendre par les épaules et de jeter sur la route celui qui viendrait m'embêter.

J'ai planté quatre murettes sur mon terrain, quatre murettes recouvertes d'un toit en tuile; cela a fait un cabanon.

Je ne me refuse rien, j'ai donc mon cabanon; c'est mon château de Versailles à moi. J'y vais les dimanches avec la nichée. J'y vais aussi parfois dans la semaine quand ma pauvre tête est trop vide parce qu'elle a trop produit.

Ce grand calme me charme, quand la mer est un peu forte, on entend l'harmonieuse chanson de ses vagues toujours remuées; et puis, il y a le Jardin d'Essai avec ses massifs, ses allées qui fleurissent les roses, les décors prestigieux que font les feuillages d'un tas d'arbres, tellement étranges, que je n'ai jamais pu savoir leur nom.

Le Jardin d'Essai est tout à fait à la porte de mon cabanon; avec un peu d'imagination j'arrive à croire qu'il en est une dépendance, tout comme Paris est un petit Marseille pour le pur enfant de la Cannebière.

Nous allons donc souvent au cabanon; nous y avons porté une batterie de cuisine très sommaire, et nous y faisons la popotte.

Popotte de famille: pot-au-feu, ragoût aux pommes. Il s'exhale de la casserole une odeur délicieuse; si bien que les chiens que passent, s'arrêtent, hument le vent et frétilent de la queue en poussant un petit aboiement de convoitise.

Pendant que la ménagère surveille les apprêts du festin, les bébés s'amuse. Je vous ai, je crois, parlé d'eux l'an dernier, dans deux articles datés de France. Vous connaissez les deux aînés; mais je ne vous ai pas présenté la troisième; Mlle Ninette: deux ans passés, les yeux gris-bleus grands comme des perveches, un petit nez retroussé, une bouche ridiculement exigüe et des cheveux qui ont la couleur de la croûte de froment sortant du four. Elle est méchante en diable, gazouille toute la journée en habillant ses deux poupées Mlles Guigni et Jeanne et, quand le jeune caniche Diavolo qui l'aime beaucoup veut jouer avec elle et fait sentir trop vivement sur ses menottes, la pointe de ses dents nacrées, elle pousse des cris si perçants que Diavolo s'enfuit tout effaré.

Mlle Ninette et M. son frère sont dans l'enchantement quand ils passent leur journée au cabanon; ils se salissent comme des petits pourceaux, s'inondent de terre, font des châteaux de sable, des jardins où les arbres sont représentés par des feuilles; le soir, ils n'ont plus figure humaine, quand on veut les embrasser on se noirci les lèvres.

Leur grande joie est de s'installer à la balançoire que j'ai accrochée à un prunier et de s'enlever sous ma poussée en prononçant des exclamations ravies:

— Plus fort, papa! bien haut, bien haut, bien haut, crie le petit garçon à quoi Mlle Ninette répond en arrondissant sa bouche:

— Haut! haut!

Et l'on va très haut, comme si l'on voulait décrocher un des rayons du soleil qui brille dans l'azur sans tache.

Souvent des amis viennent; on les hèle au passage on prend avec eux une goutte de la liqueur aromatique qu'adorait Musset. Il arrive parfois que l'odeur du miroton, avivant l'appétit que fait naître chez eux le bon air qui vient du large, ils s'invitent sans façon à prendre leur part du fricot.

Dimanche dernier, il en surgit tant que les provisions manquèrent. On en vint à se disputer un croûton, à lécher les assiettes, à se regarder avec des yeux luisants de férocité.

Nous figurions assez bien les naufragés de la méduse; heureusement que je remplaçai le roti, comme le fit jadis la belle Scaron, par une conversation vive et légère. Les convives auraient sans doute préféré quelque chose de plus solide, mais on ne peut tout avoir: les messieurs se consolèrent en faisant un cran à leur ceinture, les dames se rattrapèrent sur le dessert: des figues gommeuses, des muscats exquis et des pêches aussi veloutées que la joue de ma jolie petite femme.

Lundi dernier, j'eus une idée. Quand nous voulions boire, il nous fallait aller chez le voisin chercher de l'eau, car notre terrain ressemblait, comme sécheresse, une parcelle du Sahara.

Pompée frappant le sol en faisait sortir des légions. Ne pourrais-je, moi qui suis un paisible bourgeois et non pas un guerrier fameux en faire jaillir tout simplement quelques gouttes d'eau!

Je mandai, mon voisin, Raymond, un malin qui, quoique à demi-aveugle, flairer les sources comme un "sénateur" de chez nous devine les truffes. Par sénateur nous entendons l'animal-roi, que Monselet a divinisé. Donc Raymond arriva, fit porter ses outils de sondage, un pic, un trépan ajusté à un colossal vilbrequin; il creusa, tourna, vira, et au bout de deux heures de travail, à deux mètres de profondeur, il constata que la terre d'abord très dure, devenait humide: un coup de plus et l'eau jaillit.

Nous la vîmes sourdre, emplir la cavité, d'abord bourbeuse, puis plus claire, et aujourd'hui limpide et pure comme celle des ruisseaux de mon vieux Limousin. L'artiste mécanicien Brunod y installa une pompe, et nous voilà aujourd'hui avec de l'eau délicieuse dont vous me direz des nouvelles si, de temps à autre vous venez me mettre à contribution d'un rafraîchissement; arrivez sans crainte, la porte s'ouvre facilement et largement, et la maison aussi petite que celle de Socrate ne demande comme elle qu'à se remplir d'amis.

C'est joli, de l'eau qui coule dans un bassin de pierre; cela chante une chanson très douce et qui vous pénètre. Quand la chaleur est accablante, la vue de l'eau vous rafraîchit, et vous charme... Mais, pendant que je glose, mon petit monde s'impatiente. La maman est prête, Diavolo gambade et les deux bébés s'accrochent au pan de mon habit pour m'entraîner au cabanon.

Bonsoir, lecteurs, je pars pour MA PROPRIÉTÉ.

ERNEST MALLEBAY.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÉISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

BREUVAGE A LA MODE

LE CHOCOLAT MENIER est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage? Adressez une carte postale à C. ALFRED CHOULLOU, MONTREAL, pour un échantillon et mode d'emploi.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 10 OCTOBRE
Après-midi et soir.)

LE FAMEUX DRAME-COMÉDIE

THE HAND OF FATE

Par MIRON LEFFINGWELL.

Excellente compagnie, jolis décors, situations des plus intéressantes.

PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE: N. S. WOOD.

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 10 OCTOBRE,
matinées Mercredi et Samedi.

ROSE COGHLAN

— DANS —

DIPLOMACY!

— DE —

VICTORIEN SARDOU

Appuyée par sa propre troupe composée des
artistes suivants:

M. Frederic DeBelleville, M. John T. Sullivan,
M. Frederic Robinson, M. Robert Fischer, M.
Grant Stewart, Mme Van Trautman, Mlle Be-
atrice Moreland, Mlle Mabel Eaton,

— ET —

Mlle SADIE MARTINOT.

Sièges en vente au magasin de musique de
Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano,
à l'Hôtel Windsor et au Edmond Hotel, de
9 a. m. à 5 p. m.

ATTENDU

CHAS. ELLIS

Dans le Comte Caspar.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

23,600 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

POUR LES VERS

— LES —

CRÊMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.



REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR Indigestion, Bloating, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual, give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 5 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.



REMEDE NATUREL POUR LES Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie, Danse de St. Vite, Nervosité, Hypochondrie, Mélancolie, Inébrété, Insomnie, Etourdissement, Faiblesse du Cerveau et de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Boutelle; 6 pour \$5.

A. LEOFRED
(Gradué des Universités Laval et McGill)
INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCESSIONALE A SHERBROOKE: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de un Quart de Million distribué

L.S.L.

LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1935.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputées depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Est. Levesque
J. E. Enly
M. A. Leblanc
Commissaires.

Nous, sous-signés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5
AURA LIEU

— A —
L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans

MARDI, 8 NOVEMBRE 1892

Prix Capital . . . \$75,000
100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,000, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 500, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
100 Prix de 10, soit.....	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 10, soit.....	1,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
3,434 Prix se montant à	\$266,460

PRIX DES BILLETS

Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquièmes, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 Billets complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous payons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, Franches de port.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1905.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

BAUME RHUMAL

Remède infallible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)
NOTAIRE PUBLIC
15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

La Loterie Mont-Royal

AUTORISÉE PAR LA LEGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI
DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

\$ 15,000

PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,990.

N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT **S. E. LEFEBVRE,**
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canad

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —
TREADWELL & TESCHNER
32 and 34 Frankfort Street, New-York

PILOLES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes AFFECTIONS BILEESSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an, pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNETTE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Itameau, Place Louvois, Paris France.